

Je hais les hypocrites

Comédie d'une heure quarante-cinq environ
pour six personnages (2 hommes, 4 femmes)

DE PHILIPPE DANVIN

Par ordre d'apparition :

Les trois rôles masculins

Charles - Luc - Vincent

Les quatre rôles féminins

Louise - Rose - Marianne - Odile

Le décor

Un intérieur contemporain

ACTE 1**SCENE 1****CHARLES et LOUISE**

(Louise rentre en scène, suivie par Charles.)

CHARLES. – Je ne trouve pas que ce soit une bonne idée.

LOUISE. – Si, Charles. Et vous vous y pliez comme d'habitude.

CHARLES. – Arrêtez de me vouvoyer, j'ai horreur de ça.

LOUISE. – Soit. Tu t'y plieras comme d'habitude.

CHARLES. – Mais, Louise, nous ne les connaissons pas.

LOUISE. – Eh bien nous apprendrons à les connaître.

CHARLES. – Pendant tout un week-end ?

LOUISE. – Pendant tout un week-end.

CHARLES. – Mais qu'allons-nous en faire ?

LOUISE. – Les observer.

CHARLES. – Les observer ? Mais pourquoi ?

LOUISE. – Nous n'allons pas laisser notre fils s'amouracher de la première gourde venue et qui sait l'épouser ?

CHARLES. – Il est majeur et vacciné, que je sache, Louise.

LOUISE. – Pas contre l'aveuglement, Charles. L'amour rend aveugle. Heureusement, moi, j'ouvre les yeux.

CHARLES. – Et que vois-tu ?

LOUISE. – Une famille qui flaire la bonne affaire : nous, notre fortune...enfin plutôt la mienne.

CHARLES. – Mais laisse-le roucouler sans déjà penser à ça.

LOUISE. – Mais nous ne sommes pas des pigeons, justement. Je ne me laisserai pas faire.

CHARLES. – Je ? Mais, Louise, ton fils a vingt-cinq ans : l'âge de choisir.

LOUISE. – Non, Charles. Il y a des impératifs économiques.

CHARLES. – L'économie n'a que faire de l'amour.

LOUISE. – Je ne laisserai pas n’importe qui mettre la main sur notre entreprise.

CHARLES. – Ce n’est pas n’importe qui. C’est une fille de bonne famille.

LOUISE. – Ruinée si mes informations sont exactes mais je veux en avoir le cœur net.

CHARLES. – En les invitant ici, en stage d’observation ?

LOUISE. – Exactement.

CHARLES. – Et ensuite tu donneras ton consentement ou pas ?

LOUISE. – Exactement.

CHARLES. – Mais en oubliant une chose.

LOUISE. – Laquelle ?

CHARLES. – Nous ne sommes plus au 19^e siècle. Ce n’est plus toi qui vas décider.

LOUISE. – Si, Charles. J’expliquerai à Simon où est son intérêt...financier.

CHARLES. – Et tu penses qu’il t’écouterà ?

LOUISE. – Il comprendra. Et il n’aura pas le choix. Ne rentre pas qui veut dans notre famille.

CHARLES. – Bourgeoise façon dix-neuvième.

LOUISE. – Parfaitement.

CHARLES. – Tellement dix-neuvième que nous avons une bonne...comme dans les pièces de Feydeau (*Luc, le jardinier, fait son entrée.*) ... et aussi un jardinier.

SCENE 2

CHARLES, LOUISE et LUC

LUC, *rentrant*. – Madame désire-t-elle que j’aménage aussi un massif devant l’autre balcon ?

LOUISE. – Oui. Evidemment.

CHARLES. – Moi, je m’abstiendrai. Vous n’aurez pas droit à un oui...massif. (*Il sourit.*)

LUC. – Bravo, Monsieur.

LOUISE. – Ne le complimentez pas, Luc. Il est stupide.

CHARLES. – Merci, Luc. Mais ne me jetez pas de fleurs, repiquez-les plutôt.

LUC. – Justement : à propos des fleurs, Madame, que désirez-vous dans ce massif ?

LOUISE. – La même chose qu’en-dessous de l’autre balcon, il faut que ce soit symétrique.

CHARLES. – Vous ne faites pas seulement du jardinage, Luc, mais aussi de la géométrie.

LUC. – Je suis aussi chauffeur, ne l'oubliez pas.

CHARLES. – Vous avez une double casquette.

LUC. – Mais je n'en porte qu'une à la fois. En ce moment, c'est celle du jardinier. Et donc les fleurs ?

LOUISE. – Je viens de vous le dire : les mêmes qu'en dessous de l'autre balcon.

CHARLES. – Pour que ce soit géométrique, Luc.

LUC. – C'est vrai que ce sera plus joli si c'est la même chose.

CHARLES. – Plus ennuyeux aussi. L'ennui naquit de l'uniformité : le parc ressemblera bientôt à Versailles.

LOUISE. – Le grand canal en moins. Il faudra une pièce d'eau aussi.

LUC. – C'est vrai que ce serait joli avec des carpes japonaises.

LOUISE. – Vous avez carte blanche, Luc.

LUC. – Carpe blanche ?

CHARLES. – Plus qu'une carte blanche, il aura besoin d'un budget.

LUC. – Ah oui ! pour avoir une petite idée.

CHARLES. – Parce que la surface d'un bassin n'est pas celle d'une réplique du grand canal.

LOUISE. – Le budget, nous en reparlerons, Luc. Allez d'abord travailler à ce massif.

CHARLES. – Mais pourquoi ne pas en parler maintenant ? Cinquante mille euros vous conviendraient-ils, Luc ?

LOUISE. – Cinquante mille euros mais ?

LUC. – Avec ça, faites-moi confiance, vous aurez de la surface, beaucoup de surface...

CHARLES. – Une surface couverte de nénuphars, je les adore.

LOUISE. – Charles, ça suffit : à quoi jouez-vous ?

LUC. – Je...je vais vous laisser. Je reviendrai. Chaque chose en son temps : d'abord le massif...sous le balcon...mais, Madame, vous savez qu'il est un peu plus bas que l'autre ?

LOUISE. – L'autre ?

LUC. – Le deuxième balcon sous lequel je dois créer le massif, il est un peu plus bas que le premier.

LOUISE. – Un peu plus bas ? Mais ce n'est pas possible.

LUC. – Si.

LOUISE. – Vous voulez dire que ce n'est pas symétrique ?

LUC. – Non.

LOUISE. – Mais ce n'est pas possible ! Je vais voir. (*Elle sort.*)

CHARLES. – Pas symétrique dans une maison bourgeoise ? Il faut démolir et reconstruire.

LUC. – Pour un balcon un peu plus bas ?

CHARLES. – Quand même.

LUC. – Il doit y avoir environ une cinquantaine de cm de différence.

CHARLES. – Cinquante cm, ce n'est pas rien.

LUC. – A mon avis, l'architecte avait bu un coup.

CHARLES. – Ou l'entrepreneur.

LUC. – Dites, en parlant de travaux, c'est sérieux les cinquante mille euros ?

CHARLES. – Est-ce que j'avais l'air de rigoler ?

LUC. – Non mais Madame avait l'air de tiquer.

CHARLES. – Mais non. Elle est toujours comme ça.

LUC. – Elle tique souvent ?

CHARLES. – Souvent oui mais la nuit dernière heureusement qu'elle ne vous a pas entendu.

LUC, *embarrassé*. – La nuit dernière ?

CHARLES. – Sinon elle aurait tiqué.

LUC, *même jeu*. – Elle...elle aurait tiqué ?

CHARLES. – Oui. Ne faites pas semblant.

LUC, *même jeu*. – Mais je...je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

CHARLES. – Vous avez rejoint Rose dans sa chambre et ce n'était pas la première fois.

LUC, *même jeu*. – Oh ...je..

CHARLES. – Enfin, votre déplacement n'était pas bruyant. C'est plutôt Rose qui faisait du bruit...et c'est tout à votre honneur, Luc.

LUC, *gêné*. – Merci, Monsieur.

CHARLES. – Elle faisait même beaucoup de bruit, il faudra m'expliquer ce que vous lui faisiez.

LUC, *même jeu*. – Mais...Monsieur n'y pense pas. Vous n'êtes pas sérieux ?

CHARLES. – Mais si, on ne peut plus sérieux.

LUC. – Ah bon ? Eh bien je la chatouillais pendant...pendant que...

CHARLES. – Pendant que ?

LUC. – Mais ... Monsieur...pendant que...

CHARLES. – Pendant que vous lui racontiez des histoires drôles, je vous fais marcher, Luc.

LUC. – Des...histoires drôles, voilà. (*Il sourit.*)

CHARLES. – Entre hommes, nous pouvons en rire, n'est-ce pas ?

LUC. – Bien sûr.

CHARLES. – Mais évitez quand même de la faire glousser trop fort.

LUC. – Glousser, dites-vous ?

CHARLES. – Oui, je crains que Madame n'apprécie pas d'être réveillée par des gloussements.

LUC. – Je...je comprends.

CHARLES. – Et moi, je ne comprends pas qu'elle ne soit pas encore revenue. Je vais aux nouvelles...comme un mathématicien.

LUC. – Comme un mathématicien ?

CHARLES. – Un mathématicien attiré par la symétrie. (*Il sort.*)

SCENE 3

LUC et ROSE

ROSE, *entrant et d'une voix sensuelle.* – Coucou.

LUC, *l'imitant.* – Coucou, ma petite dinde.

ROSE, *surprise.* – Ta petite dinde ?

LUC. – Ma petite dinde que j'ai fait glousser cette nuit.

ROSE, *même jeu.* – Glousser ?

LUC. – Oui, les dindes gloussent.

ROSE. – Mais une dinde, c'est ce qu'on mange à Noël.

LUC. – Pas seulement...J'ai encore envie de te manger cette nuit mais...

ROSE. – Mais ?

LUC. – Il ne faudra pas que tu cries trop fort...enfin que je ne te fasse pas crier trop fort.

ROSE. – Mais c'était tellement bon.

LUC, *flatté*. – Oui, je sais...mais il faudra donc que je ne te fasse pas trop décoller.

ROSE. – Décoller ?

LUC. – Vers le septième ciel. On s'arrêtera au sixième...Je freinerai.

ROSE. – Pas trop quand même.

LUC. – Mais si tu glousses, ça réveillera Madame.

ROSE. – Ça lui rendra peut-être des envies...Pauvre monsieur.

LUC. – Pauvre Monsieur ?

ROSE. – Ils font chambre à part mais...

LUC. – Mais ?

ROSE. – Elle a un amant qu'elle va rejoindre deux fois par semaine en ville.

LUC. – Ah bon ? Comment le sais-tu ?

ROSE. – J'écoute souvent aux portes.

LUC. – Mais tu ne me l'avais jamais dit ?

ROSE. – Nous venons seulement de devenir...intimes.

LUC, *émoustillé*. – Des...intimes qui ont des relations...intimes qui te font glousser.

ROSE. – Ne dis plus ça, je ne suis pas une dinde. Je préfère quand tu m'appelles « Ma petite fleur ».

LUC, *tendrement*. – Oui, Rose, ma petite fleur.

ROSE, *émoustillée elle aussi*. – Oh ! Comme j'ai envie que tu me fasses glousser !

LUC. – Cette nuit, ma dinde...rose...que je plumerai.

ROSE. – Le rose, c'est la couleur de l'amour.

LUC. – La couleur de l'amour nocturne. D'ici-là, repars dans ta cuisine. La patronne pourrait nous gronder.

ROSE. – Comme des petits enfants...qui joueront aux adultes cette nuit. A tout à l'heure, mon dindon. (*Elle sort.*)

LUC. – A tout à l'heure, ma dinde rose...Les affaires marchent, Luc. Et tant qu'on a la santé, il faut en profiter. (*Il sort.*)

ROSE, *revenant*. – Glouglou ! Glouglou ! Oh ! Il n'est plus là... Les affaires marchent, Rose. Et tant qu'on a la santé, il faut en profiter. Glouglou ! Gouglou ! (*Elle sort.*)

SCENE 4

CHARLES et LOUISE

LOUISE, *revenant*. – C'est quand même extraordinaire et je n'avais jamais rien remarqué.

CHARLES. – Et inadmissible : cette maison est défigurée par cette asymétrie.

LOUISE. – Toi, n'en rajoute pas une couche.

CHARLES. – C'est vrai qu'un coup de peinture ne ferait pas de tort non plus.

LOUISE. – Un coup de peinture ? Je te repose la question : à quoi joues-tu ?

CHARLES. – Je joue au bourgeois mais comme vous ne riez jamais... Tiens, j'ai dit « Vous ».

LOUISE. – Pour vous moquer de moi sans doute ?

CHARLES. – Mais non, ça m'a échappé...comme le reste, simplement pour rire. Un mot dont vous ignorez le sens.

LOUISE. – Eh bien, sans vouvolement, détrompe-toi : pour une fois, je compte m'amuser.

CHARLES, *étonné*. – Tiens ! Et comment ?

LOUISE. – En prenant la place de la bonne.

CHARLES. – Sa place ? Je ne comprends pas.

LOUISE. – Tu sais qu'elle écoute aux portes ?

CHARLES. – Qui ? Rose ?

LOUISE. – Oui. Elle a quelques défauts, quelques...épines, Rose.

CHARLES. – C'est humain d'écouter aux portes. Elle voit et entend des choses de toute façon.

LOUISE. – Mais on les entend mieux en espionnant. Avec moi, ils joueront peut-être la comédie, ne se dévoileront pas.

CHARLES. – Mais s'ils te surprennent ?

LOUISE. – Venant d'une domestique, ils trouveront ça normal. Ils ne se méfieront pas.

CHARLES. – Mais ta domestique, quand elle jouera ton rôle, elle commettra des gaffes.

(*On entend un bruit de vaisselle cassée.*) La preuve.

LOUISE. – Cela fait déjà quelques jours que je la prépare.

CHARLES. – Ah bon ? Tu aurais pu me mettre au courant.

LOUISE. – Eh bien, comme ça, tu l'es, Charles.

CHARLES. – Au dernier moment, Louise. Au moment où ils arrivent.

LOUISE. – Tu n'avais pas à te préparer : tu continues à jouer ton rôle.

CHARLES. – Mon rôle ? Mais nous ne sommes pas au théâtre ! C'est une mauvaise comédie.

LOUISE. – Elle ne tient qu'à toi qu'elle soit bonne : reste naturel.

CHARLES. – Et le jardinier, doit-il également rester naturel ? Il gaffera aussi.

LOUISE. – Il est au courant.

CHARLES. – Aussi ? Et depuis quand ?

LOUISE. – Quelques jours également... moyennant une petite compensation financière, évidemment.

SCENE 5

CHARLES, LOUISE et ROSE

ROSE, *entrant*. – Madame, veuillez m'excuser mais j'ai cassé une assiette.

LOUISE. – Laissez tomber les assiettes et allez vous préparer.

ROSE. – Mais je vais toutes les casser si je les laisse tomber.

CHARLES. – C'est une expression, Rose. Elle a voulu vous dire de ne plus vous occuper des assiettes.

LOUISE. – Effectivement, nos invités vont arriver très bientôt.

ROSE. – Mais vous croyez vraiment que je dois vous remplacer ? Je n'y arriverai pas.

LOUISE. – Mais si, vous y arriverez et il est un peu tard pour refuser à présent.

ROSE. – Mais Madame, je vous dis que je n'y arriverai pas.

CHARLES. – Voilà qui règle le problème ; chacun jouera son rôle.

LOUISE. – Non. J'ai compris : Rose, c'est une question d'argent ?

ROSE. – ... Heu...c'est vrai que la prime n'est pas très élevée.

CHARLES. – Combien Madame va-t-elle vous donner ?

ROSE. – Cinq cents euros.

LOUISE. – C'est très bien payé.

CHARLES. – Cinq cents euros seulement pour le rôle de votre vie ? C'est donné.

LOUISE. – Charles, vous n'allez pas...

CHARLES. – ...lui donner cinq cents euros supplémentaires ? Non, c'est vous, Louise.

ROSE. – Ah oui, ce serait mieux beaucoup mieux.

LOUISE. – Mais il n'en est pas question.

CHARLES. – Pas question ? Si tu veux que ton projet ne tombe pas à l'eau...

ROSE. – Ah oui, je veux mille euros.

LOUISE. – Mais je ne vous demande pas votre avis.

ROSE. – Mais moi je vous le donne.

LOUISE. – Quel culot ! Au lieu de mille euros, je vais vous donner vos huit jours.

ROSE. – Huit jours ? Mais vous m'aviez dit que c'était pour un week-end.

CHARLES. – C'est encore une expression, Rose. Donner ses huit jours à une employée de maison, c'est la licencier.

ROSE. – Licencier ? Vous voulez dire me mettre à la porte ?

LOUISE. – Effectivement.

ROSE. – Si vous faites ça, je les attends et je leur raconte tout.

LOUISE, *fulminant*. – Quoi ? Du chantage ?

ROSE. – Et quand je dis tout, c'est tout.

LOUISE, *même jeu*. – Tout quoi ?

ROSE. – Pas seulement le rôle que vous vouliez me faire jouer mais aussi tout le reste.

LOUISE. – Comment osez-vous ?

ROSE, *en aparté à Louise*. – Et que Monsieur ne sait pas.

CHARLES. – On se calme. Ce rôle vaut bien mille euros. Cela me paraît un bon cachet pour jouer la comédie.

ROSE, *s'énervant*. – Un cachet ? Il est hors de question que j'avale le moindre médicament.

LOUISE. – Non seulement vous voulez me faire chanter mais en plus vous êtes vraiment bête.

ROSE, *même jeu*. – Mais vous m'insultez ? Le tarif va augmenter.

LOUISE. – Augmenter ? Sûrement pas. Un cachet, c'est...

ROSE, *même jeu*. – Vous allez me faire avaler un cachet pour me droguer, c'est ça ?

LOUISE. – Mais non !

ROSE, *même jeu*. – Comme ça, vous me ferez faire des cochonneries avec vos invités et je ne me rappellerai de rien, c'est ça ?

CHARLES. – Rose, calmez-vous. Un cachet, c'est le nom qu'on donne à la somme d'argent qu'un acteur perçoit quand il joue la comédie.

LOUISE. – Mais oui. On ne va pas vous faire tourner un film cochon. Enfin, pour qui me prenez-vous ?

ROSE. – Au minimum pour une radine qui ne veut pas me donner un...cachet de mille euros.

CHARLES. – Si, rassurez-vous, Madame est d'accord.

LOUISE. – Si tu le dis. Mais c'est vrai qu'apparemment, je n'ai pas le choix. (*Puis en aparté à Rose.*) Et vous ne direz donc rien.

CHARLES. – Allez vous préparer, Rose, pour mériter votre...cachet.

LOUISE. – Ce cachet est quand même une pilule un peu dure à avaler.

ROSE. – Qu'est-ce que vous voulez dire ? C'est encore une expression ?

LOUISE. – C'est effectivement une pilule qui me coûte cher.

ROSE. – Vous voyez : il y a bel et bien un médicament.

CHARLES. – Mais non, c'est vraiment une expression. Ne vous énervez pas.

LOUISE. – Et allez vite vous préparer avant que je ne change d'avis...

ROSE. – Pour mille euros, j'y vais, j'y cours. (*Elle sort.*)

SCENE 6

CHARLES et LOUISE

LOUISE. – Pour rappel, tu es mon mari, pas le délégué syndical ni le banquier d'une domestique.

CHARLES. – Un mari prévenu en dernier, comme le cocu des pièces de Feydeau.

LOUISE. – Cette comparaison ne me sied guère.

CHARLES. – Arrête de parler comme au dix-neuvième siècle.

LOUISE. – Et toi, arrête de râler et prête-toi au jeu.

CHARLES. – Et comment ? En faisant comme si Rose était ma femme ?

LOUISE. – Oui. Ce n'est pas chinois.

CHARLES. – Et pour dormir ? (*Ironiquement.*) Heureusement que nous faisons chambre à part.

LOUISE. – Voilà. Donc je ne vois pas le problème.

CHARLES. – Je suppose que tu les feras dormir dans la chambre d'amis du premier ?

LOUISE. – Effectivement.

CHARLES. – Mais cette chambre est à côté des nôtres.

LOUISE. – Et alors ?

CHARLES. – Et alors ? Mais si l'un deux te voit rentrer ou sortir de ta chambre ?

LOUISE. – Mince ! Je n'y avais pas pensé.

CHARLES. – Eh bien, il est plus que temps d'y songer.

LOUISE. – Il faudra que je dorme au deuxième. Moi qui ai horreur de grimper les escaliers.

CHARLES. – Dans la chambre de Rose : ça te changera.

LOUISE. – Mon Dieu ! Quelle horreur !

CHARLES. – Elle y dort chaque nuit sans en mourir. Et Rose dormira donc dans ton lit.

LOUISE. – Quelle horreur !

CHARLES. – Encore ! C'est la maison des horreurs. Et je resterai donc dans ma chambre.

LOUISE. – Evidemment.

CHARLES. – On ne sait jamais, comme tout le monde change.

LOUISE. – Pas toi : tu restes donc dans la tienne.

CHARLES. – La mienne qui est donc l'ancienne chambre de Simon qui communique avec la nôtre devenue la tienne où Rose dormira donc cette nuit.

LOUISE. – Oui bon, inutile de tout récapituler l'histoire.

CHARLES. – C'est pour te montrer que c'est quand même assez compliqué et t'éviter de te tromper cette nuit.

LOUISE. – Me tromper ?

CHARLES. – Au cas tout à fait exceptionnel où tu me rejoindrais. On ne sait jamais : des domestiques couchent sûrement avec leur patron.

LOUISE. – Ne compte pas sur moi, je reste ta femme.

CHARLES. – Dans un couple qui fait chambre à part. Donc toi, tu dormiras ... ?

LOUISE. – Dans la deuxième chambre d'amis du deuxième donc. Ah non ! J'oubliais la secrétaire.

CHARLES, *étonné*. – La secrétaire ?

LOUISE. – Oui, leur secrétaire les accompagne.

CHARLES. – Elle travaille le week-end ?

LOUISE. – Je ne sais pas mais il a insisté.

CHARLES. – Il ? Je parie que c'est sa maîtresse.

LOUISE. – Sa maîtresse ? J'espère bien que non. (*Elle se signe.*)

CHARLES. – Tu t'intéresses déjà à leur situation financière, tu ne vas pas y rajouter leur vie privée ?

LOUISE. – Non. Mon Dieu, non ! (*Elle se signe à nouveau.*)

CHARLES. – Tu comptes les emmener à la messe aussi dimanche ?

LOUISE. – Pourquoi pas ? Un peu de spiritualité ne leur fera pas de tort.

CHARLES. – A toi aussi. Je te trouve particulièrement matérialiste.

LOUISE. – Protéger mes intérêts, c'est être matérialiste ?

CHARLES. – Oui si c'est au détriment du bonheur de ton fils.

LOUISE, *énervée*. – Charles, vous...

CHARLES. – ...avez besoin de faire un tour au jardin ? Effectivement. Je vais aller repérer l'endroit où il faudra creuser pour les koïs.

LOUISE. – Les koïs ?

CHARLES. – Les carpes japonaises et j'ai besoin de respirer un air comment dire ?

LOUISE, *même jeu*. – Ne le dites pas. Allez plutôt respirer ailleurs si vous ne pouvez plus me...sentir.

CHARLES. – Voilà ! Je sors, je le...sens bien. C'est ça : je le...sens bien parce que, ici, cela ... sent trop la famille bourgeoise catholique façon dix-neuvième siècle.

LOUISE. – Eh bien, allez voir si Feydeau n'est pas au jardin.

CHARLES. – Et vous, puisque nous sommes retombés dans le vouvoiement, dites à la bonne de préparer votre chambre...au deuxième. (*Il sort.*)

LOUISE, *même jeu*. – Prochaine étape : il faudra que je divorce. (*Son téléphone sonne.*) Allô ! Ah c'est toi Simon...Ils sont partis un peu plus tôt ? Mais alors leur arrivée est imminente...Non,

mon chéri, je te rappellerai un peu plus tard parce que je dois absolument aller me changer...Oui.
Bisous. (*Elle raccroche.*)

SCENE 7

LOUISE et LUC

LUC, *revenant*. – Que Madame m’excuse mais j’ai téléphoné à mon cousin.

LOUISE. – Et alors ? En quoi cela me concerne-t-il ?

LUC. – Il connaît quelqu’un qui pourrait réaliser une belle pièce d’eau pour dix mille euros.

LOUISE. – Dix mille ? Mais nous avons encore le temps pour en discuter.

LUC. – C’est parce qu’il a une option sur de beaux spécimens.

LOUISE. – Des spécimens ? Quels spécimens ?

LUC. – Il peut vous fournir de superbes carpes japonaises très recherchées : 20 à 2000 € pour arriver aux 50 000 € de votre budget.

LOUISE, *suffoquant*. – Cinquante mille euros dont 40 000 pour des carpes japonaises. Mais vous me prenez pour une Koi ?

LUC. – Une koi ?

LOUISE. – Oui. C’est la traduction japonaise de conne.

LUC. – Mais non, c’est le nom des carpes...

LOUISE. – Pour lesquelles il n’y aura en aucun cas un budget de 50 000 €.

LUC. – Mais je croyais...

LOUISE. – Il n’y avait rien à croire : des poissons rouges seront amplement suffisants.

LUC. – Des poissons rouges, mais ... ?

LOUISE. – Et peut-être qu’un bocal suffira finalement parce que j’ai d’autres chats ou plutôt d’autres koi à fouetter.

LUC. – Heu...bien, Madame. Je n’ai pas tout compris mais

LOUISE. – Et nos invités vont arriver. N’oubliez pas de m’appeler Rose quand ils seront là.

LUC. – Mais vous ne trouvez pas qu’on pourrait garder les prénoms pour ne pas se tromper ?

LOUISE. – Mais je leur ai téléphoné et ils savent que je m’appelle Louise.

LUC. – Moi aussi je sais que vous vous appelez Louise.

LOUISE. – Donc ils savent que la mère de Simon s'appelle Louise.

LUC. – Mais moi aussi je le sais.

LUC. – Vous le faites exprès ? Ils savent que la maîtresse de maison s'appelle Louise et que j'ai une bonne.

LUC. – Oui... bon... ce n'était pas clair.

LOUISE. – Oh ! Et puis, vous m'énervez à la fin. (*Puis en aparté.*) Quelle plaie, ces domestiques ! (*Elle sort précipitamment.*)

SCENE 8

LUC, VINCENT, MARIANNE et ODILE

LUC. – Elle est bizarre aujourd'hui. Qu'est-ce qu'elle a bien pu avaler de travers ? Un koï ? Une arête ? Une arête de koï ? (*Il se met à téléphoner.*) Allô ? Oui, Patrick... Tu voulais une réponse rapide mais c'est non... Pas de carpes... Oui, elle est bizarre... Oui, si elle change à nouveau d'avis, je te retéléphone... Salut ! (*Il raccroche. Un homme et deux femmes font leur entrée.*)
Bonjour !

VINCENT. – Bonjour !

MARIANNE/ODILE, *en chœur.* – Bonjour !

VINCENT. – Et elles disent bonjour en chœur, c'est comme au théâtre.

LUC, *en aparté.* – Et comme au théâtre, je dois jouer mon rôle maintenant.

VINCENT. – A voir comme vous êtes habillé, vous n'êtes pas le papa de Simon.

LUC. – Pourquoi ? Le papa de Simon ne pourrait pas s'habiller comme moi ?

VINCENT. – Non, on voit tout de suite que vous êtes...

MARIANNE/ODILE, *en chœur.* – Oui on le voit.

LUC. – Et moi, je vois deux comédiennes qui font leurs répliques en chœur comme au théâtre.

VINCENT. – Non. Vous voyez deux sœurs : l'une est mon épouse...

MARIANNE. – C'est moi et je m'appelle Marianne.

VINCENT. – ... et l'autre, sa sœur donc mais aussi ma secrétaire et qui nous accompagne.

ODILE. – C'est moi et je m'appelle Odile. Et vous ?

LUC. – Luc.

MARIANNE. – Et donc puisque vous ne seriez pas le papa de Simon ?

VINCENT. – Et cela se voit.

LUC, *d'abord en aparté*. – Tu es un beau con, ça se voit aussi tout de suite. (*Puis normalement.*)
Je suis le jardinier, le chauffeur et aussi accessoirement le glousseur de dindes.

MARIANNE. – Le glousseur de dindes ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

ODILE. – Il y a un élevage dans le parc ?

LUC, *souriant*. – Non, je n'aurais pas la santé. C'est que ça pompe, mine de rien.

VINCENT. – De faire glousser les dindes ?

LUC, *même jeu*. – C'est tout un art...et ce n'est pas à la portée du premier venu.

MARIANNE. – Et c'est si fatigant ?

LUC. – Oui, parce que je travaille la nuit mais je compte bientôt passer aux gloussements de jour.

ODILE. – Aux gloussements de jour ?

LUC. – Ce sera plus excitant, ce sera souvent improvisé.

MARIANNE. – C'est excitant de faire glousser une dinde ?

LUC. – Très.

ODILE. – Et en quoi est-ce excitant ?

LUC. – Permettez-moi de garder mes petits secrets.

VINCENT, *en aparté*. – Moi, les petites dindes, je les fais glousser autrement.

LUC. – Mais cela me fait plaisir, très plaisir.

MARIANNE. – C'est assez singulier comme plaisir.

LUC. – Assez singulier ? Non, il faut être deux.

ODILE. – Deux ? Vous faites ça avec qui ? Vous êtes deux à faire souffrir une seule dinde ?

LUC. – Non, nous ne sommes que deux : la dinde et moi.

VINCENT, *en aparté*. – Ah, comme j'aime faire glousser une petite dinde !

MARIANNE. – La dinde et vous, encore heureux. Mais vous la faites sans doute souffrir.

LUC. – Nullement : la dinde prend son plaisir.

ODILE. – Comment le savez-vous ?

LUC. – A l'intensité du gloussement.

MARIANNE. – Elle glousse de façon prononcée ?

LUC. – Très prononcée.

VINCENT, *en aparté*. – Comme mes petites dindes à moi.

ODILE. – Elle fait beaucoup de bruit alors ?

LUC. – Très...au point de pratiquement réveiller la maisonnée donc il faudra que j'étende mes activités le jour.

MARIANNE. – Ce sera moins fatigant que le travail de nuit.

ODILE. – Pour ceux qui dorment aussi d'ailleurs.

VINCENT, *en aparté*. – Comme j'aime m'endormir après avoir fait glousser une petite dinde, le repos du guerrier.

LUC. – Oui, moins fatigant surtout que j'ai mon logement personnel au fond du parc.

VINCENT. – Ma parole mais on dirait l'amant de Lady Chatterley.

LUC. – J'ai vu le film. Excellent. Mais ici, ce serait plutôt Lady Louise.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Vous êtes l'amant de Lady Louise ?

LUC. – Mais non, j'ai simplement voulu dire que ma patronne s'appelait Louise et pas Chatterley. (*Puis en aparté.*) Ce n'est pas elle que je fais glousser.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Ah ? Nous avons cru...

LUC. – Que j'étais l'amant de ma patronne ? Mais non. (*Puis en aparté.*) Je me contente de la bonne, une rose que j'ai commencé à effeuiller.

VINCENT. – Je l'ai cru également. Sacré Luc, va ! Vous permettez que je vous appelle Luc ?

LUC. – Bien sûr, Monsieur ?

VINCENT. – Vincent Corona. Et ne riez pas. Pas d'humour déplacé.

LUC. – Je ne ris pas, je suppose que c'est dur à porter après tout ce que nous avons connu.

VINCENT. – Je ne vous le fais pas dire. (*Puis en aparté.*) Je suis pratiquement sur la paille, fauché comme les blés. Damné virus !

LUC. – Avec un nom pareil, vous travaillez dans le domaine médical ?

VINCENT. – Non, dans l'informatique.

MARIANNE. – Et il a créé un antivirus.

ODILE. – Qu'il a eu la mauvaise idée d'appeler Corona antivirus.

LUC. – La mauvaise idée ?

VINCENT. – Oui parce que c’était juste avant le début de la pandémie... enfin bref, cela ne vous regarde pas.

LUC. – Vous en avez trop dit ou pas assez.

MARIANNE. – Catastrophe : les gens ont cru qu’on se moquait.

ODILE. – En tant que secrétaire, j’ai reçu des tas de mails agressifs.

VINCENT. – Les explications, ce sera pour une autre fois. Luc a autre chose à faire et à entendre.

LUC. – Et puisqu’on parle de dinde, vous y avez perdu des plumes ?

MARIANNE. – Plus que des plumes, tout le plumage pratiquement.

ODILE. – Vous auriez dû lire les mails des gens qui nous accusaient de vouloir profiter du problème.

VINCENT. – Oui. Bon, ça suffit, cela ne regarde pas Luc et puis, je compte bien me refaire.

MARIANNE. – Avec quoi ? Tes autres produits portent également ton nom.

ODILE. – On n’a plus vendu non plus les souris Corona, les clés USB Corona, les disques durs externes Corona.

MARIANNE. – Toujours Corona... avec ta mégalomanie et ton égo surdimensionné...

VINCENT. – Qu’est-ce qu’il a mon égo surdimensionné ?

MARIANNE. – Il est surdimensionné : tu dois mettre ton nom sur tout. Tu vois où ça nous mène ?

ODILE. – Pratiquement à la faillite ; je travaille aussi dans la boîte. Je ne vais quand même pas me retrouver au chômage.

VINCENT. – Nous reparlerons de ça en privé. Merci. Profitons de l’hospitalité de lady Chatterley... heu lady Louise, vous me perturbez.

LUC. – Si vous êtes dans le besoin, comme le parc est grand, Madame pourra peut-être vous autoriser à y faire du camping.

VINCENT, *en aparté*. – Du camping ? Moi qui ne fréquente que les 4 étoiles.

MARIANNE. – Du camping ? Mon dieu, quelle horreur !

ODILE. – Du camping ? Des vacances pour les pauvres ?

LUC. – Je parlais éventuellement de camping à l’année si jamais vous devez vendre votre maison.

VINCENT, *en aparté*. – On n’en est malheureusement pas loin.

MARIANNE. – Ma villa avec ma véranda quatre saisons ? Je n’y survivrais pas.

ODILE. – Moi qui y passe si souvent, cela me ferait un choc aussi.

VINCENT. – Stop ! La discussion est close à présent, les murs ont des oreilles.

MARIANNE. – La discussion est toujours close avec toi alors que la situation est grave.

ODILE. – Et pour avoir eu accès à la comptabilité, je dirais même plus : désespérée.

VINCENT. – Je vous ai dit : stop ! Les murs ont des oreilles.

LUC. – Si c'est moi le mur, rassurez-vous, je vous laisse : je vais avertir lady...heu Madame Louise que vous êtes arrivés.

VINCENT. – Excellente idée. Comme cela, nous parlerons d'autre chose. (*Louise fait son entrée.*)

SCENE 9

LUC, VINCENT, MARIANNE, ODILE et LOUISE

LUC. – Quand on parle de la louve, on voit non pas sa queue mais son pelage, voilà Madame...heu Rose, pardon.

LOUISE. – Bonjour à tous. Si nos invités sont arrivés, Luc, vous...

LUC. – Nos invités ?

LOUISE. – Je veux dire : si les invités sont arrivés, tu peux retourner travailler, Luc. Je vais aller prévenir Madame.

LUC. – Bien, je vous laisse donc avec vos...enfin les invités de madame Louise.

VINCENT. – C'est ça, allez faire glousser une dinde.

LOUISE. – Glousser une dinde ?

LUC. – Mais oui, Ma...heu Rose. (*Se retournant vers Vincent en désignant Louise.*) Elle s'appelle Rose.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Bonjour, Rose.

LOUISE. – Bonjour Mesdames.

MARIANNE. – Marianne, je suis la femme de Vincent.

LUC, *en aparté*. – Corona, le roi de l'antivirus.

ODILE. – Odile, je suis la sœur de Marianne.

LUC, *en aparté*. – La belle-sœur de Corona, le roi de l'antivirus.

LOUISE. – Et je suis donc la femme de chambre...enfin je fais un peu de tout...au service de Madame Louise.

VINCENT, *en aparté*. – Une domestique donc une petite dinde à faire glousser.

LUC, *même jeu*. – La vraie femme de chambre, effectivement elle fait un peu de tout...avec moi.

LOUISE, *à Luc*. – Luc, tu dois aller travailler, ne l’oublie pas sinon Madame ne sera pas contente.

LUC. – Comment saura-t-elle si je traîne ?

LOUISE, *même jeu*. – Je lui dirai si tu vois ce que je veux dire.

LUC. – Je vois, je vois donc j’y vais. A plus tard.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – A plus tard.

LUC, *en aparté*. – Tiens, les chœurs de l’Armée rouge, ça manquait. (*Il sort.*)

VINCENT. – A plus tard.

SCENE 10

VINCENT, MARIANNE, ODILE et LOUISE

LOUISE. – Puis-je vous offrir un verre ? Un cocktail peut-être ?

VINCENT, *riant*. – Cocktail ? Non, jamais de mélange comme on dit dans les clubs échangistes.

LOUISE. – C’est stupide.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Mais oui, c’est stupide.

VINCENT. – Stupide ? Vous voulez que je dise à votre patronne que vous m’insultez ?

LOUISE. – A ma patronne ? Je crois que ce ne sera pas nécessaire.

VINCENT. – Eh bien, je le dirai quand même.

MARIANNE. – Vincent, nous ne sommes pas venus pour faire la guerre.

ODILE. – Mais pour passer un week-end agréable.

MARIANNE. – Entre gens de bonne compagnie.

ODILE. – De la maîtresse de maison au personnel.

VINCENT, *méprisant*. – Au petit personnel.

LOUISE. – Merci.

MARIANNE. – Allez, on fume le calumet de la paix.

ODILE. – Et on rengaine les revolvers.

VINCENT, à Louise. – Surtout que je ne voulais pas vous offenser. (*Puis en aparté à Louise.*) Je vous trouve même assez gloussante.

LOUISE, lui répondant étonnée en aparté également. – Gloussante ?

VINCENT, même jeu. – Je me comprends, c'est un vocabulaire de...jardinier. (*Puis normalement.*) Rengainons donc nos pétoires.

LOUISE. – Pour autant que Monsieur soit plus complaisant avec le petit personnel.

VINCENT. – Pourquoi ? Vous êtes syndiquée ?

LOUISE. – Mieux que cela et je me comprends.

MARIANNE. – Mieux que cela ?

VINCENT. – Laissez-moi deviner : vous êtes la maîtresse du mari de votre...maîtresse. (*Il sourit.*)

ODILE. – Joli, Vincent mais il faudrait changer de sujet.

LOUISE. – Effectivement parce que cela ne me fait pas rire.

VINCENT. – Aurais-je visé juste ?

MARIANNE. – Laisse-la tranquille, Vincent.

LOUISE. – C'est ça : laissez-moi glousser tranquillement, Monsieur Corona.

ODILE. – Glousser ? Encore Glousser ?

MARIANNE. – Ce doit être une spécialité locale.

VINCENT. – Vous connaissez mon nom ?

LOUISE. – J'ai entendu Madame le citer dans la conversation et je l'ai forcément retenu.

ODILE. – C'est vrai qu'un nom pareil, on ne l'oublie pas...malheureusement.

VINCENT. – Et on en a déjà suffisamment parlé tantôt. Ne recommençons pas, merci Odile.

ODILE. – Je m'en abstiendrai effectivement, Vincent.

LOUISE. – Pourquoi ? J'avais cru comprendre que vous étiez dans les affaires. Vont-elles bien ?

VINCENT. – Nous en avons déjà trop parlé et je vous trouve bien indiscreète. (*Puis en aparté.*) Nous en parlerons à l'abri des regards si vous le voulez bien.

LOUISE, lui répondant en aparté également. – Pourquoi pas ? (*Rose et Charles font leur entrée.*)

SCENE 11

VINCENT, MARIANNE, ODILE, LOUISE, CHARLES et ROSE

ROSE, *rentrant en marchant difficilement avec des hauts talons*. – Bonjour !

CHARLES. – Bonjour !

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Bonjour !

VINCENT. – Bonjour !

ROSE. – Vous avez fait bon voyage ?

MARIANNE. – Aucun souci.

ODILE. – En même temps, un petit 50 km, ce n'est pas la mer à boire.

VINCENT. – Mais un petit verre ferait du bien.

CHARLES. – C'est une excellente idée. Apportez-nous à boire, Rose.

ROSE/LOUISE, *en chœur*. – Oui.

VINCENT. – Vous en avez deux pour le prix d'une.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – C'est comme nous.

LOUISE. – Mais...Rose, c'est moi. Pourquoi...avez-vous répondu en même temps que moi...Madame ?

ROSE. – Je...je ne sais pas...enfin si.

VINCENT. – Si ? Expliquez-moi alors.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – C'est ça, expliquez-nous.

VINCENT, *à Charles et Rose*. – Elles sont sœurs : l'une est ma femme...

MARIANNE. – C'est moi et je m'appelle Marianne.

VINCENT, *même jeu*. – ...et l'autre est ma secrétaire.

ODILE. – C'est moi et je m'appelle Odile.

VINCENT, *à Rose*. – Alors, expliquez-nous : pourquoi avez-vous répondu aussi ?

ROSE. – C'est...c'est parce que...Monsieur...

LOUISE. – Monsieur ?

CHARLES. – Mais Monsieur, c'est moi.

ROSE. – Enfin, je veux dire...mon mari...Charles m'appelle parfois ainsi.

VINCENT/ MARIANNE /ODILE, *en chœur*. – Il vous appelle ainsi ?

CHARLES. – Heu...oui...oui...maintenant qu'elle le dit, ça...ça me revient.

ROSE. – Heu...oui, il m'appelle « Rose » ou même « Marguerite ».

CHARLES, *étonné*. – Marguerite ?

LOUISE. – Oui, c'est vrai, je l'ai déjà entendu.

VINCENT. – Il vous appelle Marguerite ? Mais c'est vache, ça ! (*Il s'esclaffe.*)

ROSE. – Heu ... oui ... c'est un peu vache.

CHARLES. – Très...vache...je ne devrais plus.

VINCENT/ MARIANNE /ODILE, *en chœur*. – Et pourquoi vous appelle-t-il Marguerite ?

ROSE. – C'est quand...quand il est câlin.

LOUISE. – Quand il est câlin...Madame ?

CHARLES. – Mais enfin...tu ne vas pas parler de ça.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Mais si, c'est passionnant.

VINCENT. – Mais vous n'êtes quand même pas obligée de le dire devant la bonne.

LOUISE/ROSE, *en chœur*. – Vous savez ce qu'elle vous dit la bonne ?

CHARLES, *en aparté*. – Nouvelle gaffe.

VINCENT. – Tiens, vous recommencez.

LOUISE. – Non, la...la bonne, c'est moi.

ROSE. – Et...et moi, je la défends. Il ne faut pas parler d'elle ainsi.

MARIANNE. – Soit ! Mais revenons à nos moutons.

ODILE. – Qui se font des câlins.

VINCENT. – Et il vous appelle donc Marguerite quand il est câlin ? Expliquez-nous.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Nous vous écoutons.

CHARLES. – Je ... je ne crois pas que ce soit indispensable. C'est privé.

LOUISE. – Mais oui, c'est privé.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Si !

VINCENT. – Vous en avez trop dit ou pas assez.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Pas assez.

CHARLES. – Donc...chérie...

ROSE/LOUISE, *en chœur*. – Oui.

MARIANNE/ODILE, *en chœur et étonnées*. – Oui ?

VINCENT, *étonné*. – Oui ?

CHARLES. – Dis-leur, nous n'avons plus le choix. Dévoile notre intimité.

ROSE. – Quand il est câlin...il...il me dit ; « J'effeuille la marguerite, je t'aime, un peu, beaucoup...

LOUISE. – Et vous connaissez la suite, Monsieur Corona...Passionnément, à la folie, pas du tout.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Et il vous effeuille ?

ROSE. – Là, c'est trop indiscret.

LOUISE. – Oui, vous êtes indiscrets à la fin.

VINCENT. – Quittons Marguerite si c'est trop indiscret. (*Puis à Rose.*) Et quand vous appelle-t-il Rose alors ?

ROSE. – C'est...c'est quand il est moins câlin.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Moins câlin ?

CHARLES. – Eh oui, cela m'arrive : il ne faut pas croire que j'effeuille souvent la marguerite. (*Puis en aparté.*) C'est même plutôt rare.

ROSE. – C'est quand ... quand il doit me faire des reproches.

LOUISE. – Il m'en fait aussi : il me dit que je n'ai pas bien fait mon travail...

ROSE. – ... et il m'appelle Rose parce qu'il dit qu'une rose a des épines.

CHARLES. – Eh bien voilà, tout est plus clair maintenant. Fin des explications.

LOUISE. – Allez vous installer en terrasse, je vais vous servir à boire.

CHARLES. – Profitons du beau temps effectivement. Un petit rosé pour tout le monde ?

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Oui.

VINCENT. – Ça me va aussi.

LOUISE/ROSE, *en chœur*. – Moi aussi.

MARIANNE/ODILE/VINCENT, *en chœur à Louise* – Vous aussi, Rose ?

ROSE, *à Louise*. – Mais enfin, Rose...

CHARLES, *à Louise*. – Rose, vous allez nous servir le rosé, simplement le servir.

LOUISE. – Et pas le boire avec vous évidemment, je ne sais pas ce qui m’a pris.

VINCENT. – Ce doit être la chaleur. Elle doit avoir soif.

LOUISE. – Je boirai un peu d’eau à la cuisine et pas le rosé en terrasse avec vous, évidemment.

MARIANNE. – On ne sait plus qui est qui avec toutes ces explications.

ODILE. – Elle est perdue avec tous ces câlins, ces roses, ces marguerites.

CHARLES. – Mais pour ne pas vous perdre, ma femme va vous piloter jusqu’à la terrasse.

ROSE. – Et moi, c’est donc Louise, vous pouvez m’appeler ainsi...et me suivre.

VINCENT. – Allons-y. (*Vincent, Marianne et Odile suivent Rose.*)

SCENE 12

LOUISE et CHARLES puis ROSE

CHARLES. – Ah, il est beau votre plan, Louise !

LOUISE. – Je me suis trompée, ça n’arrivera plus. Et ne recommencez pas à me vouvoyer.

CHARLES. – Mais Rose s’est trompée aussi. Le problème, c’est la spontanéité. Vous avez réagi à deux spontanément.

LOUISE. – Nous devons nous concentrer.

CHARLES. – Ou plutôt dire que c’était une farce et que tu es la véritable maîtresse de maison.

LOUISE. – Et je passerai à côté de mon objectif, la découverte du pot aux roses : leur situation financière.

CHARLES. – Ton pot aux roses, ce sera un pot à Louise. Vous allez tout confondre.

LOUISE. – Mais non. C’était juste la première fois.

CHARLES. – Mais si, Louise que je peux appeler Louise parce que nous sommes seuls.

LOUISE. – Tu vois que ce n’est pas difficile.

CHARLES. – Mais que je devrai appeler Rose quand au moins l’un des trois sera là.

LOUISE. – Tu y arriveras très bien.

CHARLES. – Mais non. A un moment, le naturel reprendra le dessus. Si au moins nous avions répété.

LOUISE. – Répété ?

CHARLES. – Tu demandes de jouer une pièce de théâtre sans avoir répété.

LOUISE. – Mais ce n'est pas une pièce de théâtre. Nous allons faire attention.

CHARLES. – Chassez le naturel, il revient au galop. Surtout que Rose n'est pas très fûtée.

ROSE, *revenant*. – Que Madame m'excuse, j'ai gaffé.

VINCENT. – Quand on parle de la louve...Mais vous les laissez seuls ?

LOUISE. – Mais oui, retournez, Rose.

ROSE. – Mais je ne sais pas quoi dire.

LOUISE. – Dites-leur que j'arrive avec le rosé et essayez d'en savoir plus sur leur situation financière.

CHARLES. – Mais on a le temps, cela va paraître suspect.

LOUISE. – Et surtout sachez s'ils sont catholiques.

ROSE. – Catholiques ?

LOUISE. – Oui, sachez-le, vous entendez : sachez-le.

ROSE. – Oui, Madame, je vais le sacher...heu...le...

CHARLES. – Le savoir, Rose, et je vous accompagne...pour vous éviter de gaffer même si cela sera inévitable. (*Rose et Charles sortent.*)

LOUISE. – Et moi, cap sur le rosé. (*Elle ouvre la porte de la cuisine et crie. Luc en sort, torse nu.*)

SCENE 13

LOUISE, LUC et CHARLES

LUC. – Que Madame m'excuse...je...

LOUISE. – Que faites-vous là dans cette tenue ?

CHARLES, *revenant*. – Que se passe-t-il ?... Luc ?

LUC. – Je vous prie de m'excuser...Je...je voulais simplement faire une surprise à Rose.

LOUISE. – Je vous rappelle, Luc, que pour l'instant, Rose, c'est moi !

LUC. – Je suis confus, Madame.

CHARLES. – Vous étiez censé travailler au jardin, Luc.

LUC. – Je sais, Monsieur, j’ai fait rapidement le tour pour faire une petite farce à Rose.

CHARLES. – Vous alliez la faire glousser sans doute ?

LUC. – Heu...non...pas dans la cuisine...je n’oserais pas.

LOUISE. – Qu’est-ce que c’est que cette histoire ?

CHARLES. – Une histoire à dormir debout...parce que cela se passe normalement la nuit.

LUC. – Voilà ...et pas dans la cuisine. Que Madame se rassure.

LOUISE. – Et où alors si ce n’est pas dans ma cuisine ?

LUC. – Je...je ne peux pas vous le dire, Madame.

CHARLES. – Effectivement, cela vaut mieux.

LOUISE. – Cela se passe sous mon toit et je ne peux pas le savoir ?

CHARLES. – Non ...du moins pour l’instant. Concentrons-nous sur nos rôles respectifs.

LOUISE. – Il est question de glousser et je ne peux pas savoir de quoi il s’agit ?

CHARLES. – En effet, ne nous dispersons pas : oublions ce petit incident.

LUC. – Oui, oublions, Madame, je vous présente à nouveau mes excuses.

CHARLES. – Et nous les acceptons, Luc.

LOUISE. – Tu les acceptes, nuance. Personnellement, je n’ai rien dit. *(Puis à Luc.)* Et d’abord, vous, allez vous rhabiller.

CHARLES. – Et refaites le tour par derrière, Luc.

LUC. – Oui, Monsieur. *(Puis à Louise.)* Je suis vraiment désolé, Madame. *(Il repart dans la cuisine.)*

LOUISE. – Alors puisque tu as l’air au courant pour ces gloussements ?

CHARLES. – Nous en reparlerons après le week-end. N’oublie pas que tu as besoin de Luc pour jouer cette mauvaise pièce...sans répétitions.

LOUISE. – Besoin d’un jardinier pas d’un homme à moitié nu dans la cuisine et prêt à glousser.

CHARLES. – Prêt à faire glousser, nuance.

LOUISE. – Explique-moi cette nuance.

CHARLES. – Après le week-end mais glousser égale faire glouglou.

LOUISE. – Glouglou ?

CHARLES. – Oui, glouglou c’est le bruit du rosé qui coule dans la gorge mais il n’est toujours pas servi, alors dépêche-toi...Rose.

LOUISE. – Juste : ils vont finir par se poser de nouvelles questions. (*Elle part dans la cuisine.*)

CHARLES. – Espérons que la vraie Rose n’ait pas commis de nouvelle gaffe. (*Son téléphone sonne.*) Ah, c’est toi, Simon ? Ta mère ne répond pas ? ...Oui, ils sont là et tout se passe à moitié bien...Pourquoi à moitié ? ... Heu... pour rien...Oui, je lui dirai que tu vas la rappeler plus tard. A bientôt, Simon. (*Il raccroche. Louise revient avec une bouteille de rosé et deux verres.*)

LOUISE. – Allons-y.

CHARLES. – Mais tu n’as que deux verres. Donne-les-moi ainsi que la bouteille et va chercher les autres.

LOUISE. – Mais je ne pouvais pas tout prendre.

CHARLES. – Eh bien, il fallait m’appeler. Va chercher les autres. (*Elle repart dans la cuisine.*)

Ah, les femmes ! En plus, elle veut subitement être capable d’endosser le costume de la bonne alors qu’elle ne l’a jamais fait. Si elle croit que les comédiens entrent en scène sans avoir répété, elle se fourre le doigt dans l’œil. (*Elle revient avec quatre verres.*) Quatre ?

LOUISE. – Mais oui, quatre.

CHARLES. – J’en ai déjà deux, cela fait six. Or, Corona et ses deux poulettes, cela fait trois.

LOUISE. – Ses deux poulettes ? Pas de vulgarité, Charles, vous savez bien que j’en ai horreur.

CHARLES. – Ses deux dindes alors ...qui ne demandent qu’à glousser.

LOUISE. – Arrêtez de parler ainsi.

CHARLES. – Et vous, arrêtez de me vouvoyer.

LOUISE. – Soit. Trois donc pour le clan Corona...

CHARLES. - ... et deux pour ma femme et moi. Seulement ma femme Louise s’appelle en réalité Rose et est déjà sur la terrasse.

LOUISE. – Mon Dieu, j’avais oublié.

CHARLES. – Une fois de plus donc une bonne ne va pas s’asseoir à la terrasse avec les autres, nous sommes d’accord ?

LOUISE, *déconfite*. – Nous...nous sommes d’accord.

CHARLES. – Et, puisque la fin de la journée approche déjà à grands pas, j’espère que les chambres sont prêtes et que tu ne commettras pas d’impair.

LOUISE. – Oui...je dormirai donc dans la chambre de Rose. Je n’ai pas le choix. Je vais porter les verres. Suis-moi avec les autres. Je prends la bouteille.

CHARLES. – Je te rejoins, après avoir remis le verre excédentaire à sa place. (*Il rentre dans la cuisine.*)

LOUISE. – Louise, ma fille, il a peut-être raison : dans quelle galère me suis-je embarquée ? Cap sur la terrasse mais je m'appelle Rose, ne l'oublions pas. (*Elle sort. Charles, lui, revient avec un verre en moins.*)

CHARLES. – Dans quelle galère nous a-t-elle fourrés ? Et j'ai l'impression que nous voguons droit vers les récifs. Encore heureux que je garde mon rôle...mais je change de femme. (*Il sort à son tour.*)

LOUISE, *revenant peu après.* – Et il faut encaisser en plus les remarques, « Nous allons mourir de soif. » Eh bien, mourrez, ça évitera le mariage. (*Elle rentre dans la cuisine.*)

NOIR

LUC. – Eh bien, après trois bouteilles de rosé, ils doivent tous dormir à poings fermés et n'entendront pas ma petite dinde glousser...glouglou, glouglou...j'arrive, ma belle...c'est l'amant de lady Rose Chatterley...Otons déjà le superflu. (*Il enlève sa chemise et la fait tourner.*) Glouglou...Glouglou. (*Il monte vers les chambres. Au bout d'un moment, on entend une porte grincer et Louise hurler.*)

RIDEAU

ACTE 2

SCENE 1

LOUISE, LUC, MARIANNE et ODILE

LOUISE. – C'est inadmissible, Luc.

LUC, *penaud.* – Oui, Madame.

LOUISE. – Je vous renvoie sur le champ.

LUC. – Vous renvoyez votre jardinier sur le champ ? Je suppose que c'est de l'humour.

LOUISE. – Non.

LUC. – Mais Madame sait bien que c'est Rose que je venais rejoindre.

LOUISE. – Pour la faire glousser, c'est ça ? Je commence à comprendre.

MARIANNE, *rentrant.* – Bonjour.

ODILE, *la suivant*. – Bonjour.

LOUISE/LUC, *en chœur*. – Bonjour.

MARIANNE. – Vous voyez que cela arrive de parler en chœur.

ODILE. – Et nous ne sommes pas au théâtre.

LUC, *en aparté*. – Mais un changement de chambre, c'est théâtral.

LOUISE. – Vous avez bien dormi, Mesdames ?

MARIANNE. – Oui, merci, Rose...bien que...

LUC. – Bien que ?

MARIANNE. – J'étais assommée par le rosé...

ODILE. – Moi aussi.

MARIANNE. – Et je n'ai pas vraiment l'habitude de boire.

ODILE. – Moi non plus.

LOUISE. – Et donc ? Bien que ?

MARIANNE. – J'ai été réveillée un moment. J'avais cru entendre un cri.

ODILE. – Je me suis réveillée aussi avec la même impression.

LUC. – Ce n'était qu'une impression. Moi, je n'ai rien entendu.

MARIANNE. – Qu'en savez-vous ? Vous étiez là ?

LUC. – Heu...non, évidemment, je ne dors pas ici.

LOUISE. – Il dort dans son pavillon dans le parc. Mais moi non plus, je n'ai rien entendu.

MARIANNE. – Et c'est curieux mais j'aurais juré...

ODILE. – J'aurais juré aussi.

MARIANNE, *à Odile*. – Qu'aurais-tu juré ? Tu ne sais pas ce que je vais dire.

ODILE. – Si, je le sais, nous en avons parlé au bas de l'escalier.

LOUISE. – Et qu'auriez-vous juré ?

MARIANNE. – Que c'était vous qui aviez crié. J'ai reconnu votre voix.

ODILE. – Je l'aurais juré aussi.

LOUISE. – Impossible. Je m'en souviendrais.

MARIANNE. – Pourtant.

ODILE. – Oui, pourtant.

LUC. – Vous avez peut-être fait un cauchemar, Madame...

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Madame ?

LOUISE. – Mais Luc, pourquoi m'as-tu appelé Madame ?

LUC. – Heu...machinalement...on peut peut-être leur avouer, Rose, que quand nous sommes seuls, nous jouons à inverser les rôles.

LOUISE. – Heu...oui, je l'appelle de temps en temps Monsieur comme s'il était mon patron.

LUC. – Et moi, de temps en temps Madame comme si elle était ma patronne.

LOUISE. – Et c'est vrai que maintenant, je me rappelle avoir fait un cauchemar.

LUC. – Et tu auras peut-être crié, Rose. Voilà qui explique tout.

MARIANNE. – A présent, celui qui crie famine, c'est mon estomac.

ODILE. – Le mien est également en manque.

LOUISE. – Le petit-déjeuner vous attend à la cuisine.

MARIANNE/ODILE. – Merci. A tout à l'heure. (*Elles sortent.*)

SCENE 2

LOUISE et LUC

LOUISE. – Ouf ! Nous avons encore failli nous trahir. Je m'en passerais bien surtout après les émotions de cette nuit.

LUC. – Heu... je ne savais pas que vous dormiez dans sa chambre.

LOUISE. – Mais cela ne vous excuse pas.

LUC. – Mais...si.

LOUISE. – Non. Vous vous déplacez donc dans ma maison la nuit pour vous livrer à vos instincts lubriques.

LUC, *protestant*. – Instincts lubriques ? Vous y allez un peu fort.

LOUISE. – Instincts lubriques, parfaitement, avec une petite dinde que vous faites glousser.

LUC, *même jeu*. – Si peu, si peu.

LOUISE. – Et c'est donc ce que vous comptiez faire hier dans la cuisine, ma cuisine.

LUC. – Non, non, c’était une farce.

LOUISE. – Une farce ? C’est la dinde que vous alliez farcir !

LUC. – Non...vous avez de ces termes.

LOUISE. – Et vous, de ces attitudes ! Vous introduire ici comme un voleur, pire comme un violeur !

LUC. – Voleur ? Mais elle ne demande pas mieux.

LOUISE. – Mais pas moi ! Heureusement que j’ai réagi directement en sentant cette main, votre main.

LUC. – Ma main...mais...

LOUISE. – Sur ma cuisse, vous vous rendez compte : sur ma cuisse. Qu’alliez-vous toucher ensuite ?

LUC. – En bien, les...

LOUISE, *hurlant*. – Je ne veux pas le savoir, je ne veux surtout pas l’entendre. (*Elle se signe.*)

LUC, *en aparté*. – Elle se signe, ira dimanche à la messe mais elle a un amant. Hypocrite, va.

LOUISE. – Et les autres heureusement qu’ils n’ont rien entendu, qu’ils n’ont pas été réveillés.

LUC. – Avec tout le rosé qu’ils avaient bu, il n’y avait pas de danger.

LOUISE. – Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Ce n’était pas votre rosé.

LUC. – Bien, Madame. Que Madame m’excuse.

LOUISE. – Et Rose, va-t-elle s’excuser aussi ? Où est-elle ?

LUC. – Elle n’a pas l’habitude de boire.

LOUISE. – Je l’espère parce que quelques bonnes bouteilles ont tendance à disparaître.

LUC, *en aparté*. – Tu as un excellent Gidondas, lady Chatterley.

LOUISE. – Et comme mon mari ne boit pas en cachette...

LUC, *même jeu*. – Toi, tu fais d’autres choses en cachette.

LOUISE. – Ou alors, c’est vous, Luc, la nuit entre deux gloussements avec cette petite dinde ?

LUC. – Je ne vous permets pas.

LOUISE. – Vous ne me permettez pas ? Alors que c’est moi qui vous emploie ou plutôt vous employait...

LUC. – Quoi ? Vous allez me renvoyer, c’est ça ?

LOUISE. – Parfaitement. En tant que domestique, vous allez toucher une dernière fois vos gages et puis, basta !

LUC. – Mes gages ? (*Puis en aparté.*) Parlez français, Madame la bourgeoise, je ne comprends pas.

LOUISE. – Votre salaire, vos indemnités de départ. Allez préparer vos bagages.

LUC. – Si vous faites ça, je raconte toute votre comédie à vos invités.

LOUISE. – Quoi ? Comment osez-vous ?

LUC. – Et vous ? Vous vous comportez toujours correctement ?

LOUISE. – Mais qu'est-ce que c'est que cette question ?

LUC. – Je peux dire également à votre mari et à votre fils que vous avez un amant que vous voyez deux fois par semaine.

LOUISE, *suffoquant*. – Quoi ? ... Mais...Mais...

LUC. – Et je peux aussi leur dire son nom si vous le désirez.

LOUISE, *décontenancée*. – Heu...non...non...

LUC, *en aparté*. – Ouf ! Je ne sais pas ce qui m'a pris, je ne le connais pas moi-même.

LOUISE, *même jeu*. – Comment êtes-vous au courant ?

LUC. – Chacun ses petits secrets.

LOUISE. – Bien. Que disais-je ? Ah oui, que je vous gardais à mon service. (*Puis en aparté.*) Parce que, finalement, cette main n'était pas désagréable.

LUC. – En doublant mon cachet pour mes prestations théâtrales de ce week-end.

SCENE 3

LOUISE, LUC et ROSE

ROSE, *rentrant et qui a entendu*. – Vous allez lui faire prendre un médicament aussi ?

LOUISE. – Mais non ! Vous n'êtes qu'une gourde. Pire, une dinde, une petite dinde écervelée.

LUC/ROSE, *en chœur*. – Ecervelée ?

LOUISE. – Oui, sans cervelle. Une dinde sans cervelle juste bonne à glousser.

ROSE. – A glousser ? Mais Madame !

LUC, *attrapant le col de Louise*. – Toi, la bourgeoise, tu vas t’excuser sinon je te fais une tête au carré.

LOUISE. – Mais lâchez-moi. Vous entendez : lâchez-moi.

ROSE, *à Luc*. – Lâche-la, Luc.

LOUISE. – La bourgeoise ? Mais il y a un bout de temps qu’on a fait la révolution, vous savez.

LUC, *la lâchant*. – Eh bien, j’ai très envie de la refaire... jusqu’à la guillotine s’il le faut.

ROSE, *à Luc*. – Calme-toi, Luc.

LUC, *à Louise*. – Le prix du calme s’élèvera donc à mille euros, soit le double de ce que vous m’aviez promis.

LOUISE. – Soit... Je crois que je n’ai pas le choix.

LUC. – Et vous doublerez également le cachet de Rose.

LOUISE. – Mais il a déjà été doublé.

LUC. – Quand ?

LOUISE. – Hier.

LUC. – Vous le redoublerez puisque vous venez de l’insulter : outrage à domestique, cela va chercher loin.

ROSE. – Oh oui, le double !

LUC. – Et tout est payable dès aujourd’hui... dans un quart d’heure dans mon pavillon.

LOUISE. – Dans votre pavillon ? Mais...

LUC. – Madame la bourgeoise peut quand même se déplacer dans mes modestes appartements.

LOUISE. – Mais... mais je n’ai pas cet argent sous la main.

ROSE. – La banque est à 2 minutes. Elle est ouverte le samedi matin.

LUC. – Une petite promenade matinale vous fera le plus grand bien.

LOUISE. – C’est du chantage, de l’extorsion de fonds.

ROSE. – Pour outrage à domestique...

LUC. – ...et à comédien, c’est donné, Madame la bourgeoise.

LOUISE. – La bourgeoise, vous savez ce qu’elle vous dit la bourgeoise ?

ROSE. – Taisez-vous et courez vite : à cette heure-ci, il n’y a personne.

LOUISE. – Je sais très bien ce que j’ai à faire. (*Elle sort.*)

LUC. – Et moi, je retourne un peu travailler. Il faut quand même que je gagne également ma vie...honnêtement.

ROSE. – A tout à l'heure, mon dindon chéri. Glouglou !

LUC. – A tout à l'heure, ma dinde rose. Glouglou !

ROSE. – Et merci de m'avoir encore fait glousser cette nuit.

LUC, *perplexe et en aparté*. – Cette nuit ? Enfin, avec l'alcool, elle aura rêvé. (*Il sort.*)

SCENE 4

ROSE et CHARLES

CHARLES, *entrant*. – Je... je ne sais que dire, Rose...les effets de l'alcool sans doute.

ROSE. – Les effets de l'alcool ?

CHARLES. – Vous...vous ne vous rappelez pas ?

ROSE. – Heu...pas vraiment.

CHARLES. – Eh bien voilà, je me suis couché près de Louise mais...

ROSE. – Mais Louise ...enfin Madame...n'était pas là.

CHARLES. – Mais c'était vous et je me suis donc, comment dire, laissé aller.

ROSE, *réalisant*. – Mais alors, c'est vous qui m'avez fait glousser ?

CHARLES. – Sachez que je ne vous ai jamais considérée comme une dinde.

ROSE. – Vous m'avez fait glousser ?

CHARLES. – Oui et sachez que je ne le regrette pas.

ROSE. – Eh bien sachez, Monsieur, que moi non plus...même si je ne m'en rappelle plus vraiment.

CHARLES. – Je...Comment dire ?

ROSE, *en aparté*. – Voilà peut-être une nouvelle façon d'arrondir mes fins de mois.

CHARLES. – Si cela devait se reproduire, je...

ROSE. – Allez, ne faites pas le timide.

CHARLES. – Je me jette à l'eau alors : j'en serais très heureux.

ROSE. – Mais moi aussi, Monsieur.

CHARLES, *un peu gêné*. – Appelez-moi Charles.

ROSE. – Oui, Monsieur Charles.

CHARLES. – Non, Charles tout court.

ROSE. – Oui, Charles tout court.

CHARLES. – Ne me faites pas rire en plus.

ROSE. – Une qui risque de ne pas rire si elle s'en rend compte, c'est votre femme.

CHARLES. – Effectivement, il faudra être discret.

ROSE. – Et elle risque alors de me mettre dehors donc...

CHARLES. – Donc ?

ROSE. – Il me faudrait une prime...de risque si vous comprenez.

CHARLES. – Une prime de risque ?

ROSE. – Au cas où...pour assurer mes arrières enfin si je peux m'exprimer ainsi.

CHARLES, *pensif*. – Une prime...pour assurer vos arrières.

ROSE. – Enfin, c'est une façon de parler.

CHARLES. – Oui, j'avais compris...Et combien voudriez-vous ?

ROSE. – Que me proposez-vous ?

CHARLES, *gêné*. – Deux cents cinquante euros vous conviendraient-ils ?

ROSE. – Ça, c'est donc ce qu'on appelle le cachet ?

CHARLES. – Heu...oui...Je pense que vous savez ce que c'est maintenant ?

ROSE. – Je crois mais c'est par mois ?

CHARLES. – Oui, évidemment.

ROSE. – Et ... combien de fois par mois ?

CHARLES. – Une fois, une fois deux cents cinquante euros.

ROSE. – Non, nous deux, ce serait combien de fois...par mois ?

CHARLES. – Je...je n'ai pas encore réfléchi mais maintenant que j'y ai repris goût.

ROSE. – Et vous auriez du goût régulièrement ? Une fois par semaine par exemple ?

CHARLES. – Non...deux fois alors.

ROSE. – Deux fois ? Mais il va falloir que j'assume, vous n'êtes pas seul sur le coup Enfin encore une fois, c'est une façon de parler.

CHARLES. – Je suis au courant pour Luc mais je ne demande pas d'exclusivité.

ROSE. – Encore heureux mais deux fois semaine c'est donc le double de ce que je pensais.

CHARLES. – Le double de une fois ?

ROSE. – Mais surtout le double de 250 €.

CHARLES, *toussant*. – Hm, mais ça fait cinq cents, ça ?

ROSE. – Monsieur ...enfin tu sais compter, Charles.

CHARLES. – Compter mais aussi...dépenser.

ROSE. – Mais je promets aussi de me... dépenser et de t'en donner pour ton argent et donc de glousser très fort.

CHARLES. – Mais il ne faudrait pas que ma femme entende.

ROSE. – Elle n'est pas toujours là. (*Puis en aparté.*) Surtout quand elle va glousser chez son amant.

CHARLES. – Eh bien, comme l'on dit, l'affaire semble conclue.

ROSE. – Top là, vous méritez une petite avance. (*Elle s'avance et l'embrasse.*)

SCENE 5

ROSE, CHARLES et VINCENT

VINCENT, *rentrant*. – Quelle santé et quel appétit !

CHARLES, *se dégageant*. – Pardon !

VINCENT. – Je vous ai entendus cette nuit. Vous maintenez la flamme, il n'y a pas à dire.

CHARLES, *embarrassé*. – Nous...nous sommes un couple...

ROSE. – ... enflammé...comme vous dites...quand il s'éteint...

CHARLES. – Elle me rallume.

ROSE. – Au moins deux fois par semaine, n'est-ce pas chéri ?

CHARLES. – Comment dire ? Ça fait du bien

VINCENT. – Vous prêchez un convaincu.

ROSE. – Et...et ça ne coûte rien.

CHARLES. – Pour l'instant.

VINCENT. – Pourquoi pour l’instant ?

CHARLES. – Je...je ne sais pas. J’ai dit « Pour l’instant » ?

VINCENT/ROSE. – Oui.

CHARLES. – Ah bon ! Eh bien...parfois en vieillissant, il faut prendre des médicaments.

ROSE. – Donc ça peut coûter cher, forcément.

CHARLES. – Ça peut monter...

VINCENT, *s’esclaffant*. – Mais si ça peut monter, vous n’avez pas besoin de médicaments.

(Rose et Charles se forcent à rire.)

CHARLES. – Les frais, ça peut monter, s’élever donc...parfois 500 euros par mois.

VINCENT. – Cinq cents euros ? Mais c’est cher ça !

ROSE. – Non...non, je ne dirais pas ça.

CHARLES. – Si quand même. *(Puis en aparté.)* Je vais me faire plumer, moi.

VINCENT. – Et c’était vraiment très sonore, je croyais que ça venait de la cuisine au début.

ROSE. – Qu’est-ce qui venait de la cuisine ?

VINCENT. – Comment dire ? Vos gloussements.

ROSE. – Je glousse ?

VINCENT, *hilare*. – Oui, je croyais qu’on était en train de tuer une dinde...

CHARLES, *pensif*. – La petite mort...

VINCENT. - ...et qu’il devait y avoir des plumes partout.

CHARLES. – Restons-en là, cela devient gênant.

ROSE. – Mais en parlant de plume, une volaille vous conviendrait-elle pour le déjeuner ?

VINCENT. – Va pour une volaille mais désolé si je vous dérange avec mon style assez direct.

CHARLES. – Pas de souci.

VINCENT. – Et à propos de volaille, où est la vraie petite dinde ?

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – La vraie petite dinde ?

VINCENT. – Oui : la bonne, Rose.

ROSE, *se désignant*. – Mais Rose, c’est m...

CHARLES. – Ma bonne, c’est ça que tu voulais dire, chérie ?

ROSE. – Heu...oui.

CHARLES. – Mais c'est la mienne aussi.

VINCENT. – Elle voulait peut-être à nouveau m'expliquer que vous l'appeliez Rose en faisant des câlins.

ROSE. – Heu ... oui, voilà quand vous êtes arrivés, comme il me faisait un câlin...

CHARLES. – Je l'appelais Rose mais on ne va rien réexpliquer : de Rose à Marguerite, c'est notre intimité, c'est top secret.

VINCENT. – Et donc, Rose, je ne l'ai pas encore croisée.

ROSE. – Elle... elle est partie à la banque.

CHARLES, *étonné*. – A la banque ?

ROSE. – Oui. Rose, la bonne est partie chercher de l'argent pour moi à la banque.

VINCENT. – Ah bon ? C'est étonnant.

ROSE. – Oui, elle a procuration.

VINCENT. – Procuration ? C'est encore de plus en plus étonnant.

CHARLES. – Ah oui, franchement étonnant.

VINCENT, *à Charles*. – Et vous n'étiez pas au courant ?

ROSE. – Mais si, chéri, enfin, qu'est-ce que tu racontes ?

CHARLES. – Mais oui, qu'est-ce que je raconte ? Non, comme ça reste étonnant quand même, je suis à chaque fois...

ROSE. – Etonné parce que c'est vrai que c'est...

CHARLES. – Etonnant.

VINCENT. – Et vous lui faites confiance ?

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – Oui.

CHARLES. – Une confiance aveugle, d'ailleurs elle y va...les yeux fermés.

VINCENT. – Et moi, je vais aller me promener un peu dans le parc en gardant les yeux ouverts.

CHARLES. – Et profitez de la nature ... sans traquer les dindes.

VINCENT, *à Charles*. – Vous êtes un petit marrant aussi, vous.

ROSE. – Mon mari est un pince-sans...sans...comment dit-on encore ?

CHARLES. – Un pince-sans rire, chérie.

ROSE. – Voilà, comme il a dit. Eh bien, bonne promenade, Monsieur Corona.

VINCENT. – Appelez-moi Vincent. Corona, ça porte malheur.

CHARLES. – A qui le dites-vous ! Bonne promenade... Vincent.

VINCENT. – Merci. A tout à l'heure.

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – A tout à l'heure. (*Vincent sort.*)

CHARLES. – Ma femme est partie à la banque ?

ROSE. – Heu...je ne sais pas...non.

CHARLES. – Pourquoi as-tu dit ça, alors ?

ROSE. – Je ne sais pas, j'ai dit ce qui me passait par la tête.

CHARLES. – Moi, ce qui me passe par la tête, Rose, c'est que cinq cents euros, c'est un peu cher et...

ROSE. – Mais je t'ai dit que je t'en donnerais pour ton argent. (*Elle veut à nouveau l'embrasser. Marianne et Odile rentrent.*)

SCENE 6

ROSE, CHARLES, MARIANNE et ODILE

MARIANNE. – Mais qu'ils sont mignons !

ODILE. – Les tourtereaux !

ROSE, *embarrassée*. – Heu...oui...nous...nous...

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Roucoulons.

CHARLES, *d'abord en aparté*. – Il ne manquait plus que les choristes. (*Puis aux deux.*) C'est incroyable, ce chœur.

MARIANNE. – Nous sommes deux sœurs...

ODILE. – ...vraiment très fusionnelles.

MARIANNE. – Nous le sommes tellement...

ODILE. – ...que nous sommes sorties en même temps de nos chambres.

MARIANNE. – Et que nous nous sommes tout naturellement...

ODILE. - ...retrouvées au bas de l'escalier.

MARIANNE. – En ayant toutes les deux...

ODILE. – ...un peu mal à la tête.

ROSE. – Moi aussi.

CHARLES. – Et moi aussi, c'est le rosé d'hier.

ROSE. – Avec la chaleur...

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Ça coule tout seul.

MARIANNE. – Le café a coulé tout seul aussi.

ODILE. – Il a vraiment fait du bien.

MARIANNE. – Le petit-déjeuner était délicieux.

ODILE. – Il nous a requinqués.

ROSE. – Le petit-déjeuner ? Mon Dieu, je vais avoir droit à une remarque, je dois aller débarrasser.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Une remarque ?

CHARLES. – Une remarque ? Mais non. Mais, ma chérie, pourquoi te ferais-je une remarque ?

ROSE, *embarrassée*. – Je...je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça.

CHARLES. – Parce que ce n'est pas à toi de le faire, c'est à...

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Rose.

MARIANNE. – Et bien, appelez-la.

ODILE. – Elle ira débarrasser.

CHARLES. – Mais elle n'est pas là.

ROSE. – Elle est partie à la banque.

CHARLES, *à Rose*. – Et je vais le dire pour toi, ma chérie : elle est partie me chercher cinq cents euros...dont j'aurai besoin très rapidement.

MARIANNE. – Elle fait des retraits sur votre compte ?

CHARLES. – Heu...non, non.

ROSE. – Enfin, si !

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Si ?

CHARLES. – En fait, on lui a donné...

ROSE. – Procuration.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Procuration ?

CHARLES. – Heu...oui...on lui fait confiance.

MARIANNE. – Vous faites confiance à une bonne ?

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – Oui.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Et pourquoi ?

CHARLES. – Parce que...ça...ça...

ROSE. – ... nous permet de faire des câlins.

MARIANNE/ODILE /CHARLES, *en chœur*. – Des câlins ?

MARIANNE, *à Charles*. – Vous avez l'air étonné ?

CHARLES. – Etonné qu'elle le dise.

ODILE. – C'est vrai que c'est étonnant.

MARIANNE. – Mais en même temps...

CHARLES. – En même temps ?

ODILE. – On a entendu des choses cette nuit.

ROSE. – Des choses ?

MARIANNE. – Des petits cris.

ODILE. – Des cris de basse-cour.

MARIANNE. – Mais il y a eu aussi un grand cri.

ODILE. – Ça m'a réveillé : j'ai cru qu'on tuait quelqu'un.

MARIANNE. – Alors que les cris de basse-cour, c'était plus agréable disons.

ODILE. – Moi, j'ai cru que le jardinier avait fait rentrer une dinde dans la maison.

CHARLES. – Le jardinier ?

MARIANNE. – Oui, vous ne savez pas qu'il les élève ?

ROSE. – Il les élève ?

ODILE. – Moi, c'est ce que j'ai cru comprendre.

MARIANNE. – Moi aussi et il les fait glousser.

CHARLES. – Ce qui nous ramène à la basse-cour...et plus à la banque.

ODILE. – Si, parce que nous sommes curieuses.

MARIANNE. – Vous l’envoyez donc à la banque pour que vous puissiez faire des câlins ?

ROSE. – Oui, on a un quart d’heure...et crac !

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Crac ?

ROSE. – Il ne faut quand même pas vous faire un dessin.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Si !

CHARLES. – Non ! C’est notre intimité.

MARIANNE. – Intimité mais à votre âge, bravo ! Il y a la nuit.

ODILE. – Et vous rajoutez le jour. Quelle santé !

CHARLES. – C’est excellent pour la santé effectivement mais je vais aller débarrasser le petit-déjeuner.

ROSE. – Je vais t’accompagner, mon chéri.

CHARLES. – Non, reste avec ces dames. (*Puis en aparté à Rose.*) Et puis, il faut sacher s’ils sont catholiques.

ROSE, *en aparté à Charles*. – Sacher ?

CHARLES, *même jeu*. – Savoir, Rose, Louise veut savoir s’ils sont catholiques.

ROSE, *en aparté*. – Mais je n’y connais rien.

CHARLES. – Comme c’est le week-end du 15 août, je vous laisse parler de sujets plus sérieux comme cette belle fête religieuse par exemple.

SCENE 7

ROSE, MARIANNE et ODILE puis CHARLES

MARIANNE, *à Rose*. – Vous êtes catholique ?

ROSE. – Oui...oui...bien sûr.

ODILE. – Praticante ?

ROSE. – Bien sûr...je pratique.

MARIANNE. – J’ai une amie qui s’appelle Marie. C’est une belle fête.

ROSE. – Assurément.

ODILE. – L’Assomption.

ROSE. – L'a... quoi ?

ODILE. – L'Assomption.

MARIANNE. – Vous n'allez pas me dire que vous ne savez pas ce qu'est l'Assomption ?

ROSE. – Si...bien sûr mais je n'avais pas compris ...Je suis parfois un peu dure de la feuille.

ODILE, *souriant*. – Trop de câlins, ça rend sourd.

ROSE. – Pardon ?

MARIANNE. – Et vous allez donc à la messe le dimanche ?

ROSE. – Oui, tous les dimanches.

ODILE. – Quand j'étais petite, ce qui m'avait frappé, c'était l'Ascension. Finalement, il y a beaucoup de points communs avec l'Assomption.

ROSE. – Le...début est déjà pareil, As...Assomption, Ascension, c'est très proche.

MARIANNE. – Vous pratiquez aussi en semaine ?

ROSE. – Je ...je pratique quoi ?

MARIANNE. – Une fête comme l'Ascension, c'est le jeudi. Vous allez à l'église pour toutes les fêtes même en semaine ?

ROSE. – Oui...évidemment et...quand c'est le vendredi saint, je cuisine du poisson.

MARIANNE. – C'est vous qui le cuisinez ?

ROSE. – Non, je...je demande à Rose...

ODILE. – Et vous mangez aussi du poisson le mercredi des cendres ?

ROSE. – Oui...et ça s'enchaîne : quand on voit le mercredi... des cendres, on sait qu'il faudra remonter...au jeudi de l'Ascension et qu'on arrivera au...vendredi saint.

MARIANNE. – A mon avis, ce n'est pas dans le bon ordre.

ROSE. – Vous croyez ?

ODILE. – J'en suis même sûre. Vous êtes vraiment pratiquante ?

ROSE. – Oui...mais machinalement.

MARIANNE. – Machinalement ?

ROSE. – Je...je vais à la messe et je ne sais plus pourquoi.

ODILE. – Ah bon ? C'est possible ça ?

ROSE. – Heu...oui...quand j'étais petite, je...je n'étais pas très studieuse.

MARIANNE. – Tiens donc ! Et quel rapport avec la religion ?

ROSE. – Je séchais le catéchisme...

ODILE, *souriant*. – Mais ce n'est pas bien, ça !

ROSE. – ... et j'allais faire des bêtises derrière l'église.

MARIANNE/ODILE, *en choeur*. – Avec la bonne du curé ?

ROSE. – Non...avec son fils. Et j'en ai gardé le goût des câlins.

MARIANNE. – Ça explique tout.

ROSE. – Tout : et avec ma cervelle d'oiseau, le peu que j'ai retenu, je mélange.

ODILE. – En même temps, il y a une certaine logique : descendre le mercredi pour faire l'ascension le jeudi.

MARIANNE. – Oui, ça se tient. C'est une façon de voir les choses, évidemment.

ROSE. – Et vous, votre façon de les voir ? Vous êtes toutes les deux croyantes ?

MARIANNE. – Comme on dit, je suis comme saint Thomas.

ODILE. – Moi aussi : je ne crois que ce que je vois.

ROSE, *à Marianne*. – Et votre...enfin ton mari ?

MARIANNE. – Lui, il est tout à fait contre : il ne peut pas voir un curé en peinture.

ODILE. – Vincent est vraiment agnostique, anticlérical.

ROSE. – Et donc il ne mange pas d'agneau, c'est ça ?

ODILE. – Si, il en mange mais vous n'avez pas compris ? Il est agnostique !

ROSE. – Ah ! Agnostique ! Je vous avais dit que j'étais dure de la feuille.

CHARLES, *revenant*. – Et si je nous servais un petit rosé, c'est bientôt l'heure de l'apéro ?

ROSE. – Charles, mon chéri, tu tombes à pic : à force de parler, j'ai la gorge sèche.

CHARLES, *aux deux autres*. – Et vous, Mesdames ?

MARIANNE. – Non, merci. Il n'y a pas longtemps que j'ai pris mon petit-déjeuner.

ODILE. – Moi aussi. Par contre, je ferais bien une promenade apéritive.

ROSE. – Si vous sortez à gauche, vous irez vers le pavillon du jardinier.

CHARLES. – Et à droite, vous irez vers de grands parterres.

MARIANNE. – Je choisis les fleurs.

ODILE. – Je suis du même avis.

CHARLES. – Eh bien, bonne promenade, alors.

ROSE. – Et ne vous égarez pas.

CHARLES, *souriant*. – Je dis régulièrement à ma femme que c'est aussi grand que Versailles.

MARIANNE. – Allons bénéficier du roi soleil alors tant qu'il n'est pas encore trop ardent.

(Elles sortent.)

SCENE 8

ROSE et CHARLES puis VINCENT

CHARLES. – Je me doutais qu'elles ne boiraient pas.

ROSE. – Ouf ! Je n'étais pas très convaincante en catholique pratiquante.

CHARLES. – Et tout ce beau monde ?

ROSE. – Pas catholique pour un sou non plus.

CHARLES. – Voilà qui ne va pas plaire à Louise.

ROSE. – Tant pis !

CHARLES. – J'avais déjà servi deux verres. Je vais les chercher. *(Il sort.)*

ROSE. – Mon Dieu ! Et je le dis même si je ne suis pas catholique, je n'y arriverai pas. Mais voyons le positif, je vais arrondir mes fins de mois.

CHARLES, *revenant avec deux verres de rosé*. – Tenez...enfin tiens, Rose, puisque nous sommes intimes maintenant.

ROSE. – Merci, Charles.

CHARLES. – Trinquons. Santé !

ROSE. – Santé !

VINCENT, *rentrant*. – Le jardinier et Rose se font des câlins ! *(Rose et Charles recrachent leur rosé.)*

ROSE/CHARLES, *en chœur*. – Qu'est-ce que vous dites ?

VINCENT. – Dommage de gaspiller un bon rosé.

ROSE/CHARLES, *en chœur*. – Qu'est-ce que vous avez dit ?

VINCENT. – Le jardinier et Rose se font des câlins.

CHARLES. – Comment ça ils se font des câlins ?

ROSE. – Où ?

VINCENT. – Dans le pavillon du jardinier. En même temps, deux domestiques, ça les regarde.

CHARLES. – Mais non ! Ça me regarde aussi.

ROSE. – Et moi aussi.

VINCENT. – Laissez-les faire, ça fait du bien.

CHARLES. – Ça fait du bien, ça fait du bien, c'est vite dit ! Ça dépend avec qui !

VINCENT. – Je comprends ce qu'il voulait dire en parlant de faire glousser une dinde.

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – Il la faisait glousser ?

VINCENT. – Et pas qu'un peu. C'est le bruit qui m'a attiré.

ROSE. – Et vous avez regardé ?

VINCENT. – Evidemment.

CHARLES, *l'empoignant*. – Mais vous êtes un voyeur !

VINCENT. – Mais lâchez-moi, lâchez-moi. Mais qu'est-ce qu'il vous prend ?

ROSE. – Il lui prend, Monsieur Corona, que nous sommes une famille catholique et que nous avons horreur des voyeurs.

VINCENT. – Mais ce n'est pas une raison pour m'empoigner !

ROSE, *à Charles*. – Il a raison, mon chéri. Lâche-le. Il n'y est pour rien et calme-toi.

CHARLES, *le lâchant*. – C'est juste.

ROSE. – Moi aussi je bous.

VINCENT. – Il n'y a franchement pas de quoi. Ils font ce qu'ils veulent.

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – Non, ils ne font pas ce qu'ils veulent !

VINCENT. – Ah bon !

CHARLES. – D'abord, ils sont en service...

ROSE. – Et ensuite, nous essayons de leur transmettre des valeurs chrétiennes.

VINCENT. – Et le goût des câlins : il leur arrive à eux aussi d'effeuiller la marguerite.

CHARLES/ROSE, *en chœur*. – Effeuiller la marguerite ?

VINCENT. – Mais oui, vous avez déjà oublié : je t’aime un peu, beaucoup, etc...etc...

CHARLES. – Non, c’est vrai que nous manquons peut-être un peu de discrétion mais de là à...

ROSE. – Il y a un fameux pas que nous ne franchissons pas. Mais, chéri, côté discrétion, si nous allions parler de ce problème à la cuisine à présent.

CHARLES. – Oui, allons-y et ne parlons plus de ça devant Monsieur Corona. Je vous prie d’ailleurs de m’excuser pour mon mouvement d’humeur.

VINCENT. – Oublions cela.

CHARLES. – Et toi, n’oublie pas les verres, ma chérie. *(Elle les ramasse et ils sortent.)*

SCENE 9

VINCENT et LOUISE

VINCENT. – Ils pourraient au moins m’offrir un rosé. *(Son téléphone sonne. Il décroche.)* Allô ! Salut Michel ! ...Pourquoi aurais-je dû t’appeler ?...La bourse hier ?...Non, je me suis déconnecté dix minutes avant la clôture...Quoi ? ...L’action a replongé ?...Elle a perdu subitement encore quinze pourcents juste avant la clôture ?... Mais je suis pratiquement ruiné alors...Non, nous aviserons lundi...Salut vieux. *(Louise était rentrée et avait écouté la conversation téléphonique. Il se laisse tomber, effondré, dans un fauteuil.)*

LOUISE, *en aparté*. – Eh bien, après avoir trouvé un arrangement finalement très agréable avec Luc pour m’éviter de trop payer, je suis revenue au bon moment. Je le savais : ils sont mûrs pour la faillite.

VINCENT, *qui s’est rendu compte de sa présence*. – Alors, vous avez fini de glousser dans le pavillon du jardinier ?

LOUISE. – Je...Vous avez entendu ?

VINCENT. – Si nous faisons ensemble ces mêmes câlins ?

LOUISE. – Vous êtes sérieux ?

VINCENT. – Tout à fait sérieux.

LOUISE. – Il n’en est pas question. Luc est mon compagnon et ces câlins sont naturels.

VINCENT. – Et avec une petite contribution financière ?

LOUISE. – Ce sera toujours non, d’autant que j’ai cru comprendre que vous étiez fauché.

VINCENT. – Ce n’est que passager et j’ai quelques liquidités sur moi.

LOUISE. – Ce qui n’est pas passager chez moi, c’est le travail qui m’attend.

VINCENT. – Ils sont sympas vos patrons ?

LOUISE. – Exigeants mais sympas.

VINCENT. – En tout cas, ils nous ont invités pour discuter de l'avenir de nos enfants mais toujours rien.

LOUISE. – Je suppose que cela viendra.

VINCENT. – Et comment est-il leur fils : sérieux ou coureur comme moi ?

LOUISE. – Pas trop coureur mais il y a surtout la fumette, le pétard et même un peu plus.

VINCENT. – Un peu plus ?

LOUISE. – Il a commencé par les joints et il est vite passé à des drogues plus dures et...

VINCENT. – Et ?

LOUISE. – Il devient violent. Quand il en crise, il cogne sur tout ce qui bouge.

VINCENT. – Mais ma fille va se trouver dans la ligne de mire.

LOUISE. – Elle a intérêt à prendre ses distances.

VINCENT. – Et ils ne l'ont jamais fait soigner avec tout leur argent ?

LOUISE. – Ils ont déjà dépensé des fortunes et ils n'ont plus tellement de moyens.

VINCENT. – De moyens financiers ?

LOUISE. – Oui, leur chiffre d'affaires est dans le rouge.

VINCENT. – Je pensais plutôt le contraire.

LOUISE. – C'est la façade extérieure, ils ne veulent rien laisser paraître.

VINCENT. – Belle façade aussi avec cette immense villa et le parc.

LOUISE. – Qu'ils parlent de revendre ; ils ont le couteau sur la gorge.

VINCENT. – A ce point-là ?

LOUISE. – Oui, surtout qu'ils ont connu des revers boursiers.

VINCENT, *en aparté*. – Ça n'arrive pas qu'à moi. (*Puis à Louise.*) Et ?

LOUISE. – Ils ont perdu une fortune récemment.

VINCENT, *en aparté*. – Donc ce n'est pas avec eux que je vais me refaire. (*Puis à Louise.*) Une fortune, dites-vous ?

LOUISE. – Oui, à tel point qu'ils vont bientôt licencier Luc donc on ne se gêne pas pour les câlins tant qu'on peut.

VINCENT. – Ce qui nous ramène au petit complément financier que je peux vous offrir.

LOUISE. – Et que je refuse encore parce que, comme eux, je suis très croyante.

VINCENT. – Il n’y a pas de contre-indication. Le Seigneur a dit : « Aimons-nous les uns les autres. »

LOUISE. – Mais un à la fois. Le couple, c’est sacré. Je hais les hypocrites.

VINCENT, *répondant à son téléphone qui vient de sonner.* – Allô, Michel ? Mais je t’ai dit que nous en reparlerions lundi...Quoi ? ... Il y a encore plus grave ? ... Attends, je te rappelle dans deux minutes. (*Il raccroche.*)

LOUISE. – Les choses n’ont pas l’air de s’arranger.

VINCENT. – Mêlez-vous de ce qui vous regarde. Je pars téléphoner dans ma chambre.

LOUISE. – Bien, Monsieur Corona. (*Il sort.*) Vous êtes aux abois et vous n’aurez pas mon fils.

SCENE 10

LOUISE et LUC

LUC, *rentrant.* – Tu as oublié ton portable. (*Il le lui donne.*) ...dans le feu de l’action.

LOUISE. – Un feu bien agréable, un feu très ardent.

LUC. – Un feu qui dévore tout sur son passage.

LOUISE. – J’ai même cru que ton pavillon allait s’embraser.

LUC. – Comme quoi un bon arrangement à ... l’amiable, ça n’a pas de prix.

LOUISE, *en aparté.* – Ça fait surtout baisser le prix.

LUC. – Et on remet ça quand tu veux. Tant qu’on a la santé, il faut en profiter.

LOUISE. – Tu as raison, il faut battre le fer tant qu’il est chaud.

LUC, *l’enlaçant.* – Et je suis toujours chaud.

LOUISE, *se dégageant.* – Attention, on pourrait nous surprendre.

LUC. – Juste. Il faut être prudent.

LOUISE. – Et deux fois plutôt qu’une.

LUC. – Mais ce sera à refaire. Et deux fois plutôt qu’une.

LOUISE. – Mais chaque chose en son temps. Pars à présent.

LUC. – Soit. A très bientôt, ma...bourgeoise.

LOUISE. – A très bientôt, mon...prolétaire.

LUC. – A votre service, Madame. (*Il sort.*)

LOUISE. – Des services payants mais j'ai eu droit à une réduction de frais.

SCENE 11

LOUISE, CHARLES et ROSE

CHARLES, *sortant de la cuisine et ironiquement.* – Alors, le séjour à la banque s'est bien passé ?

ROSE, *même jeu.* – Vous me ramenez de l'argent, Rose ?

LOUISE. – Mais enfin, Rose, il n'y a personne, vous pouvez m'appeler Madame.

ROSE. – Ça, on verra : je hais les hypocrites.

LOUISE. – Mais, Rose, de quel droit me parlez-vous ainsi ?

CHARLES. – Et de la banque, tu es rentrée tout droit ? Pas de détour par le pavillon ?

ROSE. – Vous n'y avez pas croisé Luc et ses dindes ?

LOUISE, *embarrassée.* – Pourquoi Luc et ses dindes ?

ROSE. – Ses dindes dont vous faites partie à présent.

LOUISE, *même jeu.* – Dont...je fais partie ?

CHARLES. – A moins que cela ne dure déjà depuis un moment ? (*Il gifle Louise.*)

LOUISE, *choquée.* – Mais...mais Charles, qu'est-ce qui vous prend ?

CHARLES. – Ne recommence pas à me vouvoyer.

ROSE. – Ne recommence pas à le vouvoyer. (*Elle la gifle.*)

LOUISE, *même jeu.* – Mais ...Oh ! Je vous donne vos huit jours.

ROSE. – Mes huit jours ?

LOUISE. – Parfaitement. Si vous n'avez pas encore compris, je vous chasse.

ROSE. – Tu me chasses ?

LOUISE. – Et vous me tutoyez à présent !

ROSE. – Exactement.

CHARLES. – Et si tu la chasses, moi je la garde. C'est terminé maintenant. Tout est terminé.

LOUISE. – Tout ?

CHARLES. – Oui, tout. Je hais les hypocrites.

ROSE. – Et moi aussi.

CHARLES. – Alors comme ça Luc te fait glousser comme une dinde ?

ROSE. – Sachez que Luc n'a qu'une dinde, c'est moi ! Vous avez intérêt à le sacher !

CHARLES. – A le savoir, Rose, mais peu importe. (*A Louise.*) Toi, sache que ça ne va pas se passer comme ça.

ROSE. – Il n'y en a qu'une qui peut glousser avec Luc, c'est moi !

LOUISE. – Eh bien, sachez aussi que je ne suis pas dupe.

ROSE. – Dupe ?

LOUISE. – Toi, si tu ne comprends pas, va voir dans un dictionnaire.

CHARLES, *à Louise.* – Et sur un autre ton avec Rose. Pas dupe de quoi ?

LOUISE. – J'ai bien vu à l'état des draps que tu n'avais pas dormi dans l'ancienne chambre de Simon.

CHARLES, *protestant timidement.* – Mais ... si...voyons, si.

LOUISE. – Non ! Mais avec Rose dans ma chambre.

ROSE, *protestant timidement.* – Mais...non...voyons...non.

LOUISE. – Si ! Et je hais les hypocrites et les infidèles.

CHARLES. – Mais moi aussi, je hais les hypocrites et les infidèles.

ROSE, *penaude.* – Je m'excuse, Madame, nous avons bu mais ce n'était pas votre cas avec Luc.

CHARLES. – C'est vrai ça : nous avons le cerveau embrumé mais pas toi.

ROSE, *même jeu.* – Mais ça n'arrivera plus. Non, ça n'arrivera plus.

CHARLES, *en aparté.* – Dommage, sauf pour l'état de mes finances.

LOUISE, *à Charles.* – Allons terminer de régler nos comptes à la cuisine. Je ne tiens plus à parler devant une domestique.

ROSE, *se rebellant.* – Une domestique qui joue votre rôle !

CHARLES, *à Rose.* – Ma femme a raison, Rose. Vous n'êtes qu'une domestique.

ROSE. – Oh ! C'est trop fort !

LOUISE, à *Charles*. – Et toi, viens et rapidement.

CHARLES. – Je te suis, mon ange. (*Ils partent à la cuisine.*)

ROSE. – Je les hais ! Je hais les hypocrites !

SCENE 12

ROSE et LUC

LUC, *rentrant*. – Toi, enfin ! Glouglou ! Glouglou !

ROSE, *en aparté*. – Attends un peu, mon gaillard !

LUC. – Glouglou ! Glouglou !

ROSE. – Glouglou ! Glouglou !

LUC. – Ma petite dinde rose.

ROSE. – Mon gros dindon !

LUC. – Non, pas gros quand même.

ROSE. – Non, pas gros, je te taquine.

LUC. – J'adore quand tu me taquines. Taquine-moi encore.

ROSE. – Mon dindon, mon gros dindon préféré.

LUC. – Oh, oui, encore ! J'en glousse, j'en glousse de plaisir.

ROSE. – Et du plaisir, tu m'en donneras encore pour que je glousse aussi.

LUC. – Oh oui, je vais te faire glousser. Glouglou ! Glouglou !

ROSE. – Oh oui, fais-moi glousser ! Glouglou ! Glouglou !

LUC. – Oh oui, glouglou ! Glouglou ! Ma petite dinde rose, ma petite dinde rose préférée.

ROSE. – Préférée ? Mais il n'y en a pas d'autres quand même ?

LUC. – Mais non, il n'y a que toi.

ROSE, *hurlant soudain*. – Non, il n'y a pas que moi ! (*Elle le gifle.*) Je hais les hypocrites !

LUC. – Mais ma petite dinde, ma petite dinde rose.

ROSE, *même jeu*. – Et ta petite dinde Louise, qu'est-ce que tu en fais ?

LUC. – Mais ... mais...que vas-tu imaginer ?

ROSE. – Rien, je n’imagine rien. Corona t’a vu et il est venu tout raconter.

LUC. – Je...je n’ai rien pu faire, elle s’est jetée sur moi.

ROSE, *même jeu*. – Tiens donc ! Et tu ne t’es pas défendu ?

LUC. – J’ai été surpris : c’est une vraie tigresse !

ROSE. – Je dirais plutôt que c’est une dinde parce que tu la faisais glousser.

LUC. – Mais non, mais non !

ROSE. – Mais si, mais si et je hais les hypocrites.

LUC. – Mais Rose, je...

ROSE. – Va t’en ! Va t’en ! Je ne veux plus te voir.

LUC. – Mais Rose, enfin.

ROSE. – Va t’en ! Va t’en !

LUC. – Bien, nous reparlerons quand tu seras calmée. Je...

ROSE. – Va-t’en. (*Il sort.*) Le salaud ! Je hais les hypocrites, je hais les hypocrites !

(*Elle se met à pleurer. Marianne et Odile rentrent.*)

SCENE 13

ROSE, MARIANNE et ODILE

MARIANNE. – Mais alors, que se passe-t-il Louise ?

ODILE. – Nous avons croisé Luc, il a l’air tout perturbé. (*Puis en aparté.*) Il était plus souriant tantôt en me glissant dans la main ce petit papier. (*Elle le tient.*)

ROSE. – Et ne m’appelez plus Louise, je hais les hypocrites.

ODILE, *en aparté, lisant le mot*. – Vous me plaisez beaucoup. La vie est courte. Rendez-vous à 15 h dans mon pavillon.

MARIANNE. – Ça ne va pas, Louise ?

ROSE. – Je vous dis de ne plus m’appeler Louise.

ODILE, *même jeu*. – Si l’heure ne vous convient pas, fixez la vôtre en déposant un mot dans la boîte aux lettres.

MARIANNE. – Et comment faut-il vous appeler alors ?

ROSE. – Rose.

ODILE, *en aparté*. – Je crois que je vais me laisser tenter. C'est vrai que la vie est courte.

MARIANNE. – Mais c'est votre mari qui vous appelle Rose...dans l'intimité.

ODILE. – Quand vous faites des câlins. (*Puis en aparté.*) Moi aussi, j'ai envie de câlins.

ROSE. – Ce n'est pas mon mari. Je ne suis pas mariée. C'est Monsieur Charles.

MARIANNE, *en aparté à Odile*. – Elle tient des propos incohérents.

ODILE, *en aparté à Marianne*. – C'est vrai que je ne comprends pas très bien non plus.

ROSE. – J'ai fait une fois des câlins avec Monsieur Charles et maintenant il me traite à nouveau comme une domestique.

MARIANNE/ODILE, *en chœur, étonnées*. – Une fois seulement avec votre mari ?

ROSE, *s'énervant*. – Mais je vous ai dit que ce n'était pas mon mari. Je suis à son service.

MARIANNE/ODILE, *en chœur, étonnées*. – A son service ?

ROSE. – Ce n'est pas mon mari ! Vous ne comprenez pas ?

MARIANNE. – J'ai un peu de mal.

ODILE. – Moi aussi.

ROSE. – Je suis en réalité la domestique, je m'appelle réellement Rose.

MARIANNE/ODILE, *en chœur, étonnées*. – Vous vous appelez réellement Rose ?

ROSE. – Oui, je vous ai joué la comédie parce que Madame Louise me l'a demandé.

MARIANNE/ODILE, *en chœur, étonnées*. – Mais pourquoi ?

ROSE. – Pour vous observer, apprendre à vous connaître.

MARIANNE. – Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

ODILE. – Mais ça n'a pas de sens.

ROSE. – Si ça a du sens : je suis à leur service, Charles est mon maître et a été mon amant une fois et Louise est ma maîtresse.

MARIANNE. – Louise est votre maîtresse aussi ?

ODILE. – Vous êtes bi ?

ROSE. – Mais non, je ne suis pas bi. Louise est ma maîtresse donc ma patronne puisque je travaille pour elle.

MARIANNE. – Que vous êtes confuse ! Comment voulez-vous qu'on s'y retrouve ?

ODILE. – Et pourquoi nous auriez-vous observés ?

ROSE. – Pour savoir si vous n'étiez pas ruinés et catholiques.

MARIANNE. – Pas ruinés ?

ODILE, *en aparté*. – Ça y ressemble.

MARIANNE. – Et pas catholiques ?

ODILE, *en aparté*. – Si je fais des choses pas catholiques avec le jardinier, je ne le serai pas, non !

ROSE. – Mais vous êtes ruinés...

MARIANNE. – Disons que nous avons certaines difficultés...

ODILE. – Mais cela va s'arranger. (*Puis en aparté*.) Mais là, on rêve.

ROSE. – Et pas catholiques. Et si vous êtes fauchés et non croyants, elle fera tout pour empêcher le mariage.

MARIANNE. – Le mariage de Simon et de ma fille ?

ROSE. – Evidemment : pas le mien. (*Elle fond en larmes.*) J'aimerais tellement me marier... avec Luc... mais ce n'est plus possible.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Et pourquoi ?

ROSE. – Parce qu'il a fait crac crac avec Madame Louise.

MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Il a fait crac crac avec Madame Louise ?

ODILE. – Le salaud. (*A Rose.*) Et regardez le billet qu'il m'a donné tantôt. (*Elle le montre à Rose.*)

ROSE. – Le salaud !

MARIANNE *après l'avoir lu*. – Eh bien ! C'est ce qui s'appelle courir trois lièvres à la fois.

ROSE/MARIANNE/ODILE, *en chœur*. – Le salaud !

ROSE. – Je l'ai déjà giflé tantôt mais il va en reprendre une. (*Elle sort.*)

ODILE. – Et une pour moi aussi. (*Elle sort également.*)

MARIANNE. – Et une pour ma sœur. (*Elle les suit.*)

SCENE 14

LOUISE, CHARLES et VINCENT

LOUISE, *revenant*. – Nous sommes bien d'accord, mon chéri ?

CHARLES, *la suivant*. – Oui, mon ange.

LOUISE. – Nous repartons sur de bonnes bases.

CHARLES. – Parce que je suis comme toi : je hais les hypocrites.

VINCENT, *revenant tout déconfit*. – J'espère que vous êtes calmés, que vous n'allez plus m'empoigner.

LOUISE. – Qui vous a empoigné ?

CHARLES. – Moi.

LOUISE. – Pourquoi ?

VINCENT. – J'ai raconté que je vous avais vu glousser dans les bras du jardinier.

LOUISE. – Cette scène n'a jamais existé, vous m'entendez : elle n'a jamais existé ! (*Elle le gifle.*)

VINCENT. – Mais qu'est-ce qui vous prend ?

CHARLES, *empoignant Vincent*. – Il me prend que comme ma femme vous l'a dit : cette scène n'a jamais existé, vous entendez, elle n'a jamais existé.

VINCENT. – Lâchez-moi ! Mais qu'avez-vous dit : votre femme ?

CHARLES, *le lâchant*. – Oui, ma femme et peu importe si je l'appelle Rose en lui faisant des câlins ou en effeuillant la marguerite.

LOUISE. – Je m'appelle Louise et je suis sa femme, vous entendez : sa femme.

VINCENT. – Mais vous êtes fous ! Vous êtes une famille de fous.

LOUISE. – Une famille dans laquelle vous ne rentrerez jamais.

CHARLES. – Parce que nous avons horreur des hypocrites et des opportunistes.

VINCENT. – Opportunistes ?

LOUISE. – Nous ne laisserons jamais notre fils épouser votre fille, tenez-vous-le pour dit.

CHARLES. – Oui, nous ne laisserons jamais un fauché rentrer dans notre famille.

VINCENT. – Mais, mais, ma situation peut s'arranger.

CHARLES/LOUISE, *en chœur*. – Jamais ! Trop tard !

LOUISE. – Et vous irez faire des avances à qui vous voudrez mais pas à moi.

CHARLES. – Parce que vous avez fait des avances à ma femme ?

VINCENT. – Mais non, mais non !

LOUISE. – Si !

CHARLES. – Cette fois, Corona, je t'ai définitivement pris en grippe.

LOUISE. – Moi aussi. Et il n'y aura pas de vaccin pour nous guérir.

SCENE 15

LOUISE, CHARLES, VINCENT, LUC, ROSE, MARIANNE et ODILE

LUC, *rentrant et allant se cacher derrière le canapé.* – Protégez-moi : je suis poursuivi par trois femelles en furie. (*Rose, Marianne et Odile surgissent à leur tour.*)

ROSE. – Où est-il ? (*Elle se laisse tomber dans le canapé et pleure.*)

LUC, *en aparté.* – Je ne suis pas là, je ne suis pas là.

MARIANNE. – Nous n'avons plus rien à faire ici.

ODILE. – Avec des gens si peu catholiques.

MARIANNE/ODILE, *en chœur.* – Nous haïssons les hypocrites.

VINCENT, *à Marianne et Odile.* – C'est une famille de débiles, de débiles violents.

LOUISE/CHARLES, *en chœur.* – Fauchés !

VINCENT. – Débiles !

MARIANNE. – Une famille de comédiens aussi.

ODILE. – Et de dépravés.

MARIANNE. – Nous ne resterons pas une minute de plus.

ODILE. – Allons chercher nos affaires.

VINCENT. – Avec joie ! (*Ils sortent tous les trois.*)

LOUISE, *à Rose.* – Et vous, Rose, ne pleurez plus. C'est jour de fête, vous aurez l'argent promis.

LUC, *timidement.* – Et ...et moi ?

LOUISE. – Vous aussi.

ROSE. – Pourquoi jour de fête ?

LOUISE. – Nous avons démasqué les imposteurs, les fauchés. Je hais les hypocrites.

ROSE. – Moi aussi, je les hais.

LUC, *se relevant.* – Moi...moi aussi

ROSE. – Toi, sûrement pas.

LOUISE. – Si, Rose, il faut lui laisser sa chance. Charles et moi avons pris la peine de dialoguer.

CHARLES. – Car chacun a des choses à se reprocher.

ROSE. – C'est vrai. Je ... je n'ai pas été honnête non plus.

LUC, *venant la rejoindre*. – Moi non plus, je te prie de me pardonner, ma petite dinde rose.

ROSE, *pleurnichant*. – Je te pardonne, mon gros dindon d'amour.

LUC, *protestant timidement*. – Non, pas gros.

CHARLES. – Mais maintenant que tu les as mis dehors ou presque Louise, comment vas-tu annoncer la nouvelle à ton fils ?

LOUISE. – Je... je ne sais pas encore, il comprendra. (*Le téléphone de Louise sonne.*) C'est lui. (*Elle répond.*)

Allô ! Ah, Simon, mon chéri ! Comment vas-tu ?

LUC. – Quand on parle du loup...

LOUISE, *même jeu*. – ...Une mauvaise nouvelle ? Tu as appris qu'elle t'avait trompé ? ...

CHARLES/ROSE/LUC, *choqués*. – Oh !

LOUISE, *même jeu*. – ... La petite hypocrite ! Je hais les hypocrites ! Et tu as rompu ? ... Mais non, ce n'est pas grave.

CHARLES/ROSE/LUC, *en chœur et avec un grand sourire*. – Mais non, ce n'est pas grave.

LOUISE, *même jeu*. – ... Ses parents ? Ils vont justement repartir... Déjà, oui, déjà parce que, figure-toi, oui figure-toi qu'ils voulaient mettre la main sur notre argent mais je les ai démasqués parce que...

CHARLES/ROSE/LUC/LOUISE, *en chœur et avec un grand sourire*. – Je hais les hypocrites.

RIDEAU